



Antony Wavrant

KTHYSAS

Arkan, fils de deux mondes

(Tome 1)

Fantasy

Copyright © Antony Wavrant
*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

ISBN : 978-1503186194

Montage couverture : ©Antony Wavrant
Crédit illustration :
© Yann Delahaie
© Atelier Sommerland - Fotolia.com

A mes enfants,
Aymeric, Batiste et Elsa

Table des matières

KTHYSAS.....	2
Arkan, fils de deux mondes.....	2
(Tome 1).....	2
Fantasy.....	2
Table des matières.....	5
1.....	6
ENTRE DEUX MONDES, ET AU-DELÀ	6
2.....	18
LA FORêt DES POSSIBLES	18
3.....	28
LES CARAVANIERS.....	28
4.....	37
TYLKHILINA	37
5.....	45
AVEU	45
6.....	53
SUR LA ROUTE	53

1

ENTRE DEUX MONDES, ET AU-DELÀ

Si je devais guetter le souffle du vent pour convaincre quiconque de la nécessité de croire, je lui conseillerais d'ouvrir un livre et de laisser venir à lui le monde capable de changer les hommes. Je demanderais au temps et à l'espace d'ouvrir les brèches de l'imaginaire où se cachent les vérités secrètes.

À l'origine, nul n'aurait imaginé transgresser la loi. La planète Avarie, plus communément appelée planète Terre, devait rester dans l'ignorance de ce qu'elle nous doit. Et si les terriens, que nous nommons Avariens, supposent depuis longtemps déjà l'existence d'une vie possible dans l'ailleurs de l'espace, la loi rappelle que jamais ils ne doivent avoir conscience de notre existence. Kthysas doit rester inviolable et protéger les hommes de la connaissance d'une origine qui dépasse leur entendement.

Pourtant, si je commence ainsi ma chronique des origines, c'est que depuis peu, bien des choses ont changé. Désormais, les hommes savent, tout au moins quelques-uns, et ce n'est qu'un début. Certains, parmi nous, pensent que cela n'ira pas plus loin. Mais, je n'ai pas laissé l'usure du temps creuser son chemin à l'intérieur de mon corps sans savoir qu'une fois libérée, la vérité finit toujours par éclater au grand jour. Tout n'est maintenant qu'une question de temps et il faut bien reconnaître que le temps a eu raison de nos secrets.

En réponse aux terribles événements qui ont jalonné notre histoire récente, j'ai donc pris la décision d'écrire les chroniques de Kthysas pour aider les hommes à comprendre qui nous sommes. Ne suis-je pas le mieux placé ? Difficile cependant d'éclairer les raisons qui m'ont fait commencer ces chroniques sans évoquer mille petits faits anodins ou importants, tous ces visages d'ici et d'ailleurs. La tâche est immense. Pourtant, si je ne devais garder qu'une seule raison pour motiver ce livre, elle se résumerait au secret dévoilé de nos origines.

*

~

J'avais dix-sept ans quand tout commença. À cette époque, j'étais indifférent au monde comme seule l'insouciance de la jeunesse peut l'être, et si Kthysas bruissait de rumeurs inquiétantes, elles ne parvenaient pas jusqu'à moi. En cherchant au plus profond de mes souvenirs, je revois un jeune garçon qui se contentait d'être. Je n'ai qu'à fermer les yeux, et malgré le mensonge du temps et la fragilité nouvelle de mes gestes de vieux bonhomme, je peux malgré tout sentir en dedans de moi le souffle juvénile, cette fraîcheur qui de l'autre côté de ma vie me faisait percevoir un monde sans faille. Mon père et ma mère m'avaient apporté toute l'attention qu'un enfant pouvait souhaiter et rien ne laissait présager qu'à l'âge de dix-sept ans, j'allais tout perdre.

La matinée était à peine entamée et je me trouvais dans la cour où nous habitions, sur les contreforts des Hauts-Versants qui barrent les plaines de l'ouest. Mes parents étaient les intendants de la première grande exploitation minérale de la cité de Beynos. Beynos est la cité mère de notre monde. Sans elle, Kthysas et l'univers tout entier ne seraient pas ce qu'ils sont. Tout était paisible et seules les farces de mon meilleur ami pouvaient venir troubler la tranquillité du jour.

– Tu as triché ! exulta celui-ci. Tu as triché ! Tu as triché !

– Ce n'est pas vrai ! m'emportai-je. Tu l'as fait exprès. C'est toi.

Devant ma mine offusquée et mes dénégations indignées, Gutz se roula par terre de rire. Ce n'était pas la première fois qu'il me jouait ce vilain tour : trichant pour me faire gagner et m'accusant ensuite. À chaque fois, c'était plus fort que moi et je m'emportais comme si l'accusation pouvait salir mon honneur. Nous jouions au Pas du Roi, le jeu de conquête et de stratégie préféré de notre cité. La partie se déroulait sur un grand échiquier. Quatre zones à rejoindre. Quatre zones symbolisant l'Art des Grands Maîtres capables de déplacer et de modifier la matière. L'échiquier possédait également des passages secrets à l'intérieur desquels les joueurs pouvaient engager leurs pions grâce à leurs pouvoirs télékinésiques. C'est d'ailleurs pour cette raison que seuls les membres de notre cité sont capables de jouer à un tel jeu, car ils sont les seuls à pouvoir déplacer mentalement les pions en pierre et les seuls à pouvoir également les faire disparaître et réapparaître d'un passage secret à l'autre. C'est un jeu subtil dans lequel il s'agit de tourner les lois du hasard à son avantage. Chaque progression doit être annoncée au moyen d'un chiffre noté au dos d'une carte. Si le joueur adverse devine le déplacement, il s'empare alors de la proposition de déplacement et oblige l'adversaire ainsi démasqué à piocher les terribles cartes du destin aux effets aussi prometteurs que redoutables. Évidemment, tricher fait partie du jeu. C'est d'ailleurs ce qui le rend si populaire chez nous et lui vaut un profond mépris de la part des membres des autres cités. Il n'empêche que celui qui influe sur le monde sera toujours celui qui influe sur la loi. Ainsi prône notre devise sur le palais de l'Empire :

« Qui peut modifier la matière peut modifier la loi. »

C'est au nom de ce principe que le Pas du Roi est devenu jeu officiel. Il permet à chaque membre de notre cité d'entraîner ses facultés mentales. Dès le plus jeune âge, nous nous habituons à déplacer des objets et à les faire disparaître. Il faut dire que déplacer la matière par la pensée ne nous demande pas plus d'effort que de respirer. Les faire disparaître est en revanche une tout autre affaire. Seul un bon entraînement permet d'utiliser les passages secrets puisqu'il faut dématérialiser un pion pour le faire réapparaître sur une autre zone. Et puis, tricher oblige à la vertu cardinale sans laquelle aucune télékinésie n'est possible : la concentration. Être concentré, c'est veiller à tout instant sur le positionnement de ses pions et ceux de son adversaire. Empêcher mentalement qu'il vous déplace vos pions pour les mettre en mauvaise posture. Empêcher qu'il ne les fasse disparaître. Empêcher enfin qu'il ne déplace ses propres pions pour créer un avantage ou ne fasse apparaître d'autres pions. Tout cela oblige à chaque fois à faire des efforts considérables, sans compter la stratégie qui consiste à manipuler le jeu adverse. Facile de comprendre après cela pourquoi la concentration a toujours été la pierre angulaire de notre société et aussi pourquoi tout membre des autres cités est incapable de gagner même contre un enfant de Beynos. Chaque membre de la cité est entraîné, initié dès son plus jeune âge, et seuls les meilleurs sont destinés à devenir de Grands Maîtres qui finissent par se rencontrer dans des joutes où plusieurs joueurs s'affrontent simultanément sur le même échiquier.

– Gutz ! La prochaine fois que tu toucheras à mon jeu, je t'étrangle !
– Eh !? Pourquoi ? me lança-t-il, indigné. Tricher est mon droit le plus légitime.

– Pas pour me faire gagner !
– Ah, tiens... C'est vrai, feignit-il de remarquer, faussement étonné. Mais, alors..., poursuivit-il dans un froncement de sourcil exagérément dramatique, si le crime te profite, c'est sûrement que tu m'accuses à tort pour couvrir ta propre tricherie...

Dans un cri de guerre digne des plus grands combats épiques, je me jetai sur lui sans le laisser terminer et tout se régla, à notre habitude, dans une lutte acharnée pour chatouiller l'autre jusqu'à étouffement de l'adversaire. Cela dit, le combat était inégal. Nous avions le même âge, mais ma forte corpulence, ainsi que mes qualités de lutteur, ne laissait guère de doute quant à l'issue du combat. Une fois encore, je sortis vainqueur. Entrecoupé de rires et de contorsions vaines, Gutz me suppliait :

– Pitié ! Arkan, pitié ! Je me rends. Arrête ! J'ai triché ! J'avoue tout. Arrête ! J'ai triché !

Satisfait, je le lâchai et roulai sur le dos. Puis, j'ajoutai : tu mérirerais de mourir dans un fou rire.

— Ce serait une belle mort, me répondit-il en cherchant à reprendre son souffle. Peut-être imperceptiblement, mais je le connaissais si bien, sa voix avait changé, plus sérieuse et déterminée derrière son rire. Gutz Galimafré était l'héritier de la grande famille des saltimbanques de Beynos, si ancienne qu'elle faisait déjà partie de la cour des Anciens. Aussi, comme pour porter en lui la dignité de son rang et rendre hommage à la fonction de sa famille, il ne tenait jamais en place. Clown à toute heure et ne ratant jamais une occasion de faire une farce.

Gutz était pour moi comme un frère. C'était une joie immense de l'avoir à mes côtés. Ses parents étaient les véritables propriétaires de l'exploitation dont mes parents avaient la charge. D'une certaine façon, c'était lui le maître. Tout ce qui était autour de nous lui appartenait et je n'étais que le fils de l'intendant, son employé. Pourtant, Gutz n'avait jamais cherché à profiter de son rang. Il me traitait en égal et il poussait parfois le zèle jusqu'à m'exprimer une certaine déférence. Plaisanterie un peu curieuse qui dans ces rares moments me mettait toujours mal à l'aise tant Gutz semblait sérieux. Nous avions eu la chance de le voir arriver pratiquement à ma naissance, et puisque nous étions du même âge, je ne possède pas de souvenir où Gutz n'est pas là. Son père l'avait laissé au domaine, loin de la capitale, pour fortifier son âme au contact de gens sur lesquels il pouvait compter pour lui inculquer de vraies valeurs. Ces gens étaient mes parents et j'avais ressenti une immense fierté quand Gutz m'avait un jour appris les raisons de sa présence à nos côtés. Qu'un homme de l'importance de son père ait pu accorder à moi et aux miens une telle confiance faisait de moi, du moins le pensais-je à l'époque, son éternel débiteur. J'ai pu ensuite bien des fois sourire d'une telle naïveté et Gutz n'oublie jamais de plaisanter à ce sujet.

Nous restâmes assis un long moment à goûter la complicité silencieuse de notre amitié qu'une simple présence suffisait à rendre heureuse et satisfaite d'elle-même. Au fond, je savais que sans l'intervention de Gutz, sans sa tentative de tricherie pour rétablir la partie à mon avantage, il aurait fini par gagner. Nous le savions tous les deux. Assis par terre, les genoux repliés sur la poitrine, je laissais les battements de mon cœur se remettre peu à peu de nos luttes. J'étais en paix. Le temps semblait ne pas avoir de prise sur moi et je ne me lassais pas de contempler l'horizon. Le domaine des mines impériales dans lequel nous vivions était déjà à une altitude respectable et l'immensité de Beynos, sous l'horizon limpide de la mi-journée, laissait mon regard d'adolescent aventureux porter sur des centaines de kilomètres. J'aimais contempler le monde comme un monarque contemplerait son royaume. C'était un sentiment puéril, mais personne ne restait indifférent au spectacle des prairies d'Argandie, lesquelles se confondaient plus au sud avec les plaines d'Astirie, ni à la vue des forêts des Actes qui s'étendaient plus

sombres vers le nord. On pouvait également embrasser d'un seul regard villes et villages. Le moindre détail, chaque route, chaque domaine, tous les points de rassemblement autour des puits de Konchaska, chaque fleuve, le moindre ruisseau... Le monde entier semblait m'appartenir et je ne connais personne qui sur les grands à-pics des Hauts-Versants n'ait éprouvé au moins une fois dans sa vie pareille ivresse...

Soudain, trois des jetons du plateau s'élevèrent à hauteur de visage et se mirent à tournoyer sur eux-mêmes, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Sur le coup, je ne pus retenir un cri admiratif. Ce petit incident n'avait rien d'impossible, mais il n'en demeurait pas moins difficile pour des garçons de notre âge. Gutz était doué et j'étais heureux, bien que véritablement surpris, de constater que ses pouvoirs aient grandi si vite.

— Arkan, qu'est-ce que tu fais ? lança alors Gutz après s'être redressé sur un coude pour feindre l'étonnement à la vue des trois jetons tournoyant devant moi.

— Très drôle, fis-je. Je n'allais pas me laisser prendre à cette feinte si grossière. Pourtant, le visage de Gutz était tout aussi émerveillé que le mien, nulle fierté dans ses yeux, ce qui me fit instinctivement jeter un œil autour de nous afin de trouver l'auteur probable de cette démonstration. Notre surprise n'allait pas s'arrêter en si bon chemin. Après avoir atteint une vitesse vertigineuse, les trois jetons en pierre se rapprochèrent dangereusement les uns des autres. Puis, ils commencèrent à générer leur propre lumière, tout d'abord légère pulsation à peine perceptible, puis de plus en plus intense. Nous étions si surpris de l'exploit que nous en oublîmes celui qui pouvait bien être à l'origine de ce spectacle. Il n'empêche que l'auteur de ce qui était peu à peu en train de devenir une performance télékinésique hors du commun ne tarda pas à se manifester à nous de la plus étrange des façons. Les trois jetons finirent par se percuter : une violente détonation me fit craindre une projection d'éclats, mais celle-ci ne vint pas. Quand je rouvris les yeux, les jetons avaient disparu, réunis en une seule et unique boule blanche que l'on peinait à fixer tant elle irradiait avec intensité. Puis, ce fut l'ensemble des jetons du jeu qui commencèrent à s'élever et à tourner, majestueuse danse, autour de ce mini soleil.

— C'est pas croyable, murmura alors Gutz.

Nous n'étions effectivement pas au bout de nos surprises. Chaque jeton, l'un après l'autre, était absorbé par la boule blanche qui peu à peu grossissait sous nos yeux. Et quand enfin tous les jetons eurent disparu, quand la lumière peu à peu se fit moins violente, au cœur de ce soleil apparut le visage grave et tendu d'un homme que je n'avais jamais vu et qui allait bouleverser ma vie. Ses yeux plongeaient directement dans les miens quand il s'adressa à moi :

— Arkan, je sais mon garçon que cette manière d'entrer en contact avec toi a de quoi te perturber. Et ce que je vais te dire l'est plus encore. J'aurais aimé, crois-moi, procéder d'une autre façon, mais le temps presse. Tu es en

grand danger. Quelqu'un ou, pire encore, quelque chose, est à ta recherche. Quoi que cela puisse être, cette chose va chercher à te tuer. Tu dois me croire ! Je n'ai pas le temps de t'en dire plus et je suis trop loin pour te protéger. Sache seulement que tu n'es plus en sécurité. Tu dois te cacher maintenant, tu entends ? Va te cacher tout de suite ! Gutz saura quoi faire, mais je vous en conjure, faites-le tout de suite. Je veux que tu me rejoignes au temple de Fahra. Sois prudent. Méfie-toi de tout le monde, et plus que tout, ne t'approche pas des puits de Konchaska, tu entends ? Ne t'en approche pour rien au monde.

À ces mots, la lumière qui irradiait s'arrêta dans un claquement sec, comme pour marquer la fin d'une transmission, et à la place de tous les jetons de pierre qu'elle avait absorbés, un large médaillon en pierre flotta jusqu'à moi. Je tendis alors la main et le médaillon vint se poser dans ma paume. Je sentis à sa vue les pulsations de mon cœur s'accélérer malgré moi. Oui, j'aurais aimé ne pas croire à cette mise en garde et me moquer d'elle. Après tout, il n'était pas dans ma nature de prendre pour argent comptant le moindre boniment d'un fou quand ce dernier m'était inconnu. Certes oui, j'avais été passablement impressionné, mais la mise en garde était véritablement hors de ma compréhension. Pourquoi quelqu'un en voudrait-il à ma vie ? Et qu'irait faire un adolescent de dix-sept ans jusqu'à la capitale dans un des plus grands temples de la cité : le temple de Fahra ? Rien que ça ! Malgré l'annonce prochaine de dangers supposés terribles, je ne parvenais pas tout à fait à me sentir concerné. C'était si soudain, si loin des repères raisonnables et des attentes modestes que mon enfance avait su forger. Pourtant, l'homme semblait convaincu ; il m'avait d'ailleurs appelé par mon prénom. D'où le connaissait-il ? Était-il possible qu'il fût sérieux ? J'aurais tellement aimé pouvoir tout rejeter d'un grand éclat de rire, malheureusement je tenais dans ma main ouverte le médaillon. Sur sa face large et polie, je pouvais voir gravé sans doute possible le même symbole mystérieux qui se trouvait tatoué sur mon épaule droite. Comment ne pas me rappeler ce jour où, beaucoup plus jeune, j'étais allé voir mon père ? Je l'avais questionné sur l'origine de mon tatouage, car je ne me rappelais pas que l'on me l'eût tatoué. Il était resté allusif et pour gagner du temps, il m'avait alors raconté que j'étais né avec. Puis, plus tard, parce que je ne me satisfaisais plus de discours enfantins, mon père avait décrété qu'il ne fallait plus en parler. Je me souviens de son trouble et de sa souffrance lors de cette dernière conversation où j'avais tenté d'arracher des réponses. « Qu'est-ce que tu veux de plus à la fin ? Tu n'es pas heureux ? » Ses questions avaient jailli comme autant d'aveux de faiblesse et cachaient quelque chose de douloureux. Cet accès de violence n'avait pourtant pu dissimuler tout son amour pour moi, amour désolé de ne pouvoir satisfaire ce qui me semblait soudain n'être qu'un caprice égoïste d'enfant. Oh ! Combien je m'en étais voulu d'avoir blessé ainsi le plus admirable des hommes et en tenant maintenant le médaillon dans ma main, je ne pouvais

m'empêcher de rapprocher ce qui devait l'être. À dire vrai, mon père avait bien des points communs avec l'étranger qui venait de me mettre en garde : le même sérieux jusque dans le timbre de la voix, la même gravité. Mon père avait été pourtant catégorique ce jour-là. Il ne me donnerait pas d'explication, ce n'était pas à lui d'en donner, et si un jour cela devait arriver, d'autres s'en chargeraiient. Ces gens, m'avait-il dit, tu n'auras pas de peine à les reconnaître, car ils se présenteront avec le symbole qui se trouve tatoué sur ton épaule. Quoi qu'ils disent, il te faudra alors les croire !

Événement rarissime, je me souviens avoir vu son visage submergé par l'émotion. Il avait aussi tenté maladroitement de me serrer dans ses bras pour pouvoir cacher son trouble et ses larmes, à demi contenues, agirent sur moi comme un électrochoc. Jamais plus je n'ai ensuite cherché à savoir, ni plus jamais posé une seule question au sujet de mon tatouage. D'où venait ce symbole ? Pourquoi était-il tatoué sur mon épaule ? Pourquoi parvenait-il également à grossir à mesure que je grandissais, sans jamais se déformer ? Répondre à toutes ces questions n'était-ce pas répondre à la question de mes origines ? Et fallait-il que ces réponses blessassent mes parents ? Non, je n'étais pas prêt à payer ce prix. C'est pourquoi j'avais gardé tout ce temps le poids du non-dit, sorte de chaînon manquant que je vivais comme une faille dans mon enfance heureuse.

Malheureusement, le médaillon que j'avais dans la main sonnait le glas des secrets gardés et il aura fallu que ce soit le visage d'un inconnu qui vienne combler cette part incomplète de moi-même, visage projeté au milieu d'un mini soleil et annonciateur de dangers et de mort. Inéluctables, les événements m'avaient embarqué à mon insu et quelque chose en moi que j'avais si longtemps cherché à taire appelait désormais. Quelque chose voulait savoir. Et bien que le reste d'enfance que je portais encore un peu se rebellât pour ne pas voir périr tout ce qu'il craignait de perdre, je savais au fond que la mise en garde était véritable et sincère. Gutz semblait être arrivé à la même conclusion, car il m'attrapa vigoureusement par le bras :

– Allez, viens ! Dépêche-toi !

Il y avait dans sa voix l'urgence de la peur et la fermeté de celui qui avait pris sa décision. Dans son affolement, Gutz cherchait pourtant à m'emmener dans un endroit de la grande cour où il n'y avait ni cachette, ni sortie. Surpris, je me braquai et dégageai mon bras de son emprise :

– Attends ! Où tu vas ? Il faut retourner voir mes parents. Leur dire tout ça. Eux sauront quoi faire.

– Tu n'as donc pas entendu ? Il a dit de te cacher. Pas demain, ni dans une heure. Maintenant, Arkan !

– Mais, où est-ce que tu comptes aller par là ? fis-je, passablement énervé qu'on puisse se couper ainsi de la seule aide que je jugeais raisonnable. Réfléchis ! Où est-ce que tu veux qu'on se cache ? Ici, il n'y a pas de

bâtimen, pas d'arbre, rien ! Si tu veux te cacher, dirige-toi au moins vers les appentis. Gutz fit signe que non de la tête :

— La meilleure des cachettes est la cachette qui aux yeux de tous n'existe pas, affirma-t-il alors posément avec un sang froid et une certitude qui me laissèrent sans voix. Je t'en prie, poursuivit-il, fais-moi confiance.

À ces mots, il dégagea de l'intérieur de sa chemise la chaîne en or et le médaillon que je lui avais toujours vu porter autour du cou. Il se concentra un instant, marmonna des mots indistincts. Puis, un rayon doré commença par l'entourer et je sentis soudain quelque chose me traverser. L'impression que j'eus alors fut de me retrouver complètement à l'intérieur d'une bulle laiteuse qui laissait voir ce qui se passait à l'extérieur, quoique de façon légèrement brouillée. C'est ainsi que je compris. Ce petit médaillon à l'apparence insignifiante et modeste n'était autre qu'un artefact magique.

— D'où tu sors ça? lui demandai-je alors.

Une voix que nous connaissions bien ne lui laissa pas le temps de répondre. Je tournai vivement la tête dans cette direction...

— Arkan ! Gutz !

C'était la voix de mon père. Elle avait quelque chose d'impérieux et de terrible à la fois. Il se trouvait en face de la maison, à cinquante mètres de nous. Normalement, il aurait dû nous voir.

— L'artefact de dissimulation nous rend invisibles, me confirma Gutz. Ton père ne peut pas non plus nous entendre. Même si nous hurlions et qu'il fût à côté de nous, il n'entendrait rien.

Normalement, j'aurais dû répondre quelque chose. Pourquoi était-il en possession d'un objet magique si puissant ? L'étonnement et la curiosité auraient dû faire jaillir de mon esprit mille questions, mais j'étais avec mon père. Je le regardais. Je ne pouvais détacher toute mon attention de lui, de son comportement qui me stupéfiait. Sa voix. Son visage... Il avait peur. C'était même plus terrible que cela. Lui qui était si fort, lui qui était toujours si calme : il me semblait, image impensable, voir sous les traits de l'adulte l'enfant qu'il avait été. Un enfant paniqué, un enfant en proie à ses pires terreurs...

— Arkan ! Gutz ! lança-t-il de nouveau de sa voix de stentor. Et le mot qui suivit laissa en moi le sentiment d'un vide terrible, comme quelque chose que l'on coupait à vif : « FUYEZ ! Ne vous retournez pas. Fuyez ! Gutz protège-le, tu entends ? Protège-le !

Nous restâmes l'un et l'autre pétrifiés sous notre bulle protectrice, nous demandant soudain si le monde n'était pas devenu fou. C'est alors que je fus spectateur de la plus horrible des scènes. La mort de mon père. Brutale. Inimaginable. Et de la façon la plus insupportable qu'il soit. Je le vis nous tourner le dos. Il serrait les poings et semblait attendre quelque chose. Ce fut d'abord la sensation de froid qui me frappa avant la découverte de l'Ombre. Au début, je n'avais pas véritablement réalisé. C'était pour moi un fantasme,

un mythe qui, pour avoir été raconté mille fois, me semblait tenir plus du conte pour enfants que de la réalité. Et si mes yeux avaient immédiatement pressenti la chose en train de ramper, mon esprit plus lent avait refusé de voir. Oui, il y avait bien devant mon père sur le perron quelque chose qui tenait de l’Ombre et qui imperceptiblement avançait. *L’Etrybe...* Était-il possible d’imaginer que cela pût être cette chose redoutable capable de tout absorber ? Même en plein jour, la lumière s’épuisait à son contact. Certaines histoires racontaient qu’il pouvait générer un abîme tel qu’il pétrifiait ses proies. Était-ce pour cela que mon père restait figé ?

– Papa, sauve-toi !

J’avais hurlé en vain. Gutz me tenait fermement dans ses bras et me maintenait résolument à l’intérieur de la bulle protectrice. Qu’avions-nous face à nous ? Je n’aurais pas su dire s’il s’agissait d’une espèce d’ectoplasme ou d’une membrane ! Je n’étais même pas sûr que ce fût animal ou végétal. Personne n’avait d’ailleurs jamais été capable de répondre à ces questions pour la simple et bonne raison qu’il y avait toujours un témoin survivant pour raconter l’innommable, mais personne pour l’avoir vaincu ou approchée de près sans mourir. Hélas ! Ce que je puis raconter, je l’ai subi malgré moi. Avais-je tout d’abord vraiment vu ce vague reflet ? Mon esprit s’était-il laissé abuser par l’ombre portée d’une simple pierre, d’un muret ou d’une contremarche ? Quelque chose de mortel venait pourtant de me saisir, un froid intense me laissait ressentir qu’une main glaciale et tâtonnante me cherchait en aveugle... Le froid envahissant d’un souffle mauvais passait dans mon esprit, glissait le long de ma peau. Je sentais presque cette membrane froide et répugnante sur mon ventre et je devais puiser en moi toutes les ressources dont j’étais capable pour ne pas perdre la raison. Ce que je voyais ne laissait plus guère de doute. Cette ombre n’avançait pas au rythme du soleil, mais progressait selon sa volonté propre. Et ce froid que je ressentais, sans pouvoir l’expliquer, je savais qu’il provenait de lui. Soudain, je réalisai que l’Etrybe venait de l’intérieur de la maison. « Maman... Elhinda, ma petite sœur. » Je n’eus toutefois pas le temps de m’inquiéter plus avant de leur sort. L’ombre qui devenait à chaque instant de plus en plus envahissante n’était plus qu’à quelques mètres de mon père. Au premier abord, excepté ce noir profond, ce spectacle n’avait rien de terrifiant pour celui qui ne connaissait rien de nos contes et légendes. C’était juste une espèce de fumée qui s’élevait à quatre ou cinq centimètres du sol. Je me souviens pourtant de ne pas avoir aimé me rappeler ce que l’on chuchotait le soir sur l’Etrybe, surtout que mon père avait fini par se retrouver définitivement encerclé, et que s’il avait voulu s’enfuir, il n’aurait pu sauter pour se mettre à l’abri sans toucher cette chose qui venait à lui pour le prendre. C’était une vision terrifiante. On eût dit qu’un sortilège sortait continûment de la maison. Devant, derrière, tout autour de mon père, excepté le petit cercle minuscule où reposaient ses pieds, et maintenant sur des mètres et des mètres, une immensité noire et funeste

l'encerclait totalement. C'est alors que l'Etrybe commença son assaut. Tout d'abord sa cheville droite. Puis, la cheville gauche. Je vis mon père secoué d'un spasme. Il me tournait toujours le dos, si bien que je ne pouvais savoir s'il souffrait. J'étais littéralement médusé, sans plus de réaction que celle d'un enfant horrifié qui observe les jambes de son père en train de se recouvrir peu à peu de cette sinistre brume noire. Cette étoffe lugubre lui faisait une seconde peau et quand l'Etrybe arriva à hauteur des hanches, un hurlement terrible s'empara de mon père. Je crois me souvenir d'avoir frappé Gutz à ce moment-là. Je voulais bondir, qu'il me lâche. Comment ne pas vouloir venir en aide à mon propre père alors que des souffrances sans nom lui arrachaient des cris inhumains. Gutz était physiquement moins fort que moi, mais l'énergie du désespoir lui permit heureusement de me maintenir à l'intérieur du cercle magique de notre bulle protectrice, ce qui me sauva la vie. Si vieux que je sois devenu, si longue que fût ma route ensuite, j'entends, comme si c'était hier, ce hurlement sans fin. Bien des nuits, c'est un cri qui me réveille encore en sursaut, le cœur battant, tout tremblant et éplové d'avoir été le témoin impuissant de la mise à mort du meilleur des hommes. Hélas ! Je n'avais désormais plus de doute sur le caractère véridique des contes qui se colportaient et que j'avais maintes fois entendus. Cette chose, opaque et noire... L'Etrybe s'agglomérait au vivant, elle collait à mon père, peu à peu s'emparait de lui pour s'en nourrir et le détruire. Et son cri, oui, était bien le cri de celui qui est dévoré vif. Je ne puis cependant jurer que ce que l'on raconte ensuite soit vrai, mais je n'ai malheureusement plus lieu d'en douter. On raconte que l'Etrybe garde en lui vivant la conscience et les âmes de ceux qu'il dévore et qu'il se nourrit de leur éternelle souffrance. Quand l'Etrybe eut entièrement recouvert mon père et que ce dernier ne fut plus que l'ombre de lui-même, je vis sa silhouette peu à peu se désagréger. Lui qui avait été un grand homme semblait rapetisser imperceptiblement, comme si la force du cri attisé au feu de sa douleur contribuait peu à peu à le consumer. Enfin, quand l'Etrybe eut fini de refluer vers le sol, mon père avait disparu. Ni corps. Ni trace. Tout ce qui relevait encore auparavant du vivant avait été définitivement absorbé par le néant. Clairement, de mon père, il ne restait rien.

Comment peut-on vivre un tel cauchemar éveillé ? Effondré, je laissais échapper des gémissements terribles, tandis que mon corps continuait d'être secoué de spasmes violents et incontrôlés.

– Ne t'inquiète pas, me murmura alors Gutz. L'artefact nous protégera.

Je ne compris tout d'abord pas la teneur de ses propos quand je réalisai finalement en suivant son regard que l'Etrybe continuait cette fois sa progression dans notre direction.

– Il faut bouger, murmurai-je, au bord de la panique.

– La bulle qui nous protège n'est pas faite pour être mobile, me répondit Gutz. Si nous nous déplaçons, son pouvoir sera rompu.

– Mais, nous protégera-t-elle de l’Etrybe ? Regarde ! Il avance droit sur nous !

– Tu ne peux aller nulle part, fit Gutz, d’un haussement d’épaules. Si tu sors de la bulle, l’Etrybe te figera aussi bien qu’il a su figer ton père.

Oui, je ne revoyais que trop bien cette incompréhensible attitude dans laquelle mon père était resté figé. Il n’avait rien fait, rien tenté. Il ne s’était même pas défendu, et bien que ses poings fussent restés fermés, il avait laissé ses bras impuissants le long de son corps.

Maintenant, l’Etrybe était à nos pieds. C’était plus impressionnant encore de le voir de si près, de l’entendre presque, car nous ressentions comme un appel froid et lancinant qui agaçait douloureusement nos tympans. Heureusement, la bulle n’empêchait pas seulement quiconque de nous voir ou de nous entendre, elle permettait également d’atténuer les effets de cette étrange pulsation qui émanait de cette force macabre et noire qui nous encerclait à notre tour. C’était une vibration à rendre fou. Bien qu’atténuée, j’en sentais les effets détestables et comprenais mieux ce qui était arrivé à mon père. Cette vibration engourdisait mes muscles et il me fallait déployer des efforts de volonté incroyables pour rester maître de mes membres. Jamais je n’aurais cru possible de ressentir un épuisement si total et qu’il fût si difficile de commander à sa propre main pour à peine produire, angoissant résultat, un mouvement infime. Si nous n’avions pas bénéficié de l’artefact magique de Gutz, nous n’aurions jamais pu fuir. Nous serions restés exactement figés à attendre la mort, comme mon père.

Pendant d’interminables heures, l’Etrybe fit le siège de notre bulle. J’avais le sentiment qu’il savait que nous étions là et la peur que j’avais de lui exacerbait le maléfice de sa présence hostile. Tout était noir, absolument noir, et la silhouette opaque du monstre inouï recouvrait tout. La cour entière, les appentis, la maison intégralement des fondations à la toiture, nous ne pouvions plus rien distinguer de ce qui avait pu un jour représenter un univers connu et familier. Tout autour de nous, sur des centaines de mètres, partout et même au-delà des premiers bâtiments qui servaient d’ateliers pour réparer les machines d’extraction, tout était changé et complètement invisible. L’Etrybe avait intégralement recouvert le vivant de son voile de mort qui semblait s’étendre à perte de vue. Finalement, l’usure de l’attente eut raison de nos nerfs. Alors que la nuit se mêlait aux étendues mortellement recouvertes, épuisés et malgré tout frappés par les effets d’engourdissement qui nous parvenaient atténués de l’Etrybe, nous finîmes par nous endormir.

Quand je me réveillai, l’aube n’était pas loin. Je devinai la cour, les appentis... L’Etrybe avait disparu. Derrière, le domaine se prolongeait avec ses colonnes d’excavation du minerai. Brutalement sur le qui-vive, je réalisai que la bulle protectrice avait également disparu. Comme pour m’en assurer, je tendis la main pour vérifier ce que mes yeux avaient déjà deviné.

– Gutz ? murmurai-je alors.

– Je sais, oui, me répondit-il. Je suis réveillé depuis une heure et la bulle n'était déjà plus là. Ne t'inquiète pas, fit-il ensuite en voyant ma mine inquiète. On m'avait dit qu'elle disparaîtrait d'elle-même dès lors qu'il n'y aurait plus de danger...

Ce « *on m'avait dit* » était tellement bizarre dans la bouche de mon ami. Le cœur au bord des lèvres, je me relevai brutalement et me précipitai à l'endroit où avait disparu mon père. Rien ! Décidément, ce mot, j'allais être destiné à le haïr toute ma vie... Sur le pavé, dans l'interstice serré des pierres jointes, à l'endroit exact où s'était trouvé mon père, il n'y avait plus rien. L'Etrybe l'avait emporté avec lui et je restai à genoux à pleurer longuement en silence la mort de cet homme dont même les pierres n'avaient su garder le souvenir. À ma demande, Gutz s'éloigna et me laissa seul. Mes larmes n'avaient pas besoin de compagnie et je savais seulement devoir les laisser libres de couler. Quand il revint, il déposa deux grandes sacoches, puis il prononça doucement mon prénom à plusieurs reprises :

– Arkan... Arkan...

Je daignai enfin le regarder. Sa souffrance semblait aussi profonde que la mienne et il contractait fortement sa mâchoire pour rester digne. Il avait en outre une allure martiale, le visage sombre et dans le regard une détermination farouche et grave.

– J'ai préparé nos affaires, m'apprit-il. Par chance, l'Etrybe n'est pas allé jusqu'aux écuries. Les chevaux sont nerveux, mais ils n'ont rien.

– Et à l'intérieur ? demandai-je alors en montrant d'un signe de tête le seuil de notre maison. Gutz ne répondit pas immédiatement et je voyais bien qu'il n'osait pas me regarder.

– Il n'y a personne, me lâcha-t-il alors dans un souffle. Il...

Les mots avaient du mal à sortir.

– Il les a tous emmenés,acheva-t-il.

Proche du malaise, je fis alors un vague signe de compréhension, puis je prononçai le mot de la fin, tout autant que celui du commencement :

– Partons...

2

LA FORÊT DES POSSIBLES

Curieuse destinée de celui qui, durant sa vie entière, a porté bien des noms. Je me souviens étrangement de chacun d'entre eux. Toutefois si je cherche une raison de croire qu'un seul a pu exister plus que tout autre... Quand je songe aux multiples visages qui ont constitué la trame fragile de mon existence, toujours, je reviens à celui que je portais enfant.

La matinée avait été nerveusement très éprouvante. Nous quittions un monde connu et déjà la menace était partout. Je craignais les mauvaises rencontres. Ceux qui avaient essayé de nous tuer en lâchant sur nous un Etrybe n'allaienr certainement pas si facilement renoncer. Nous dévalâmes donc les versants aussi vite que nous le pûmes. C'était une position exposée et tant que nous n'aurions pas rejoint en contrebas les coteaux et les premiers bois, nous ne serions pas tranquilles.

Mais, il était encore tôt et nous n'avions croisé personne quand soudain Gutz m'interpella :

– Arkan, il y a quelqu'un qui monte !

J'avais effectivement vu à la faveur d'un tournant le sentier où plus bas un vieil homme était en train de monter avec son chariot.

– C'est le père Jil, dis-je. Il monte à la réserve charger des pierres.

Nous connaissions bien l'homme. Il travaillait à la mine. Sans doute allait-il donner l'alerte quand il découvrirait que tout le monde là-haut avait disparu. Tous sauf nous...

– S'il nous voit, ça va compliquer les choses, me fit remarquer Gutz.

Comment en effet expliquer l'agression sans s'exposer ? Il y aurait une enquête. Nous serions coincés ici avec le risque que ceux qui avaient tenté de nous tuer ne recommencent. Non, l'Etrybe pouvait servir à cacher notre fuite. Son passage laissait toujours des traces après lui, notamment sur les plantes. Pas une ne résistait et leur aspect nécrosé était suffisamment caractéristique. Qui croirait en effet que nous avions survécu ?

– Tu as raison, fis-je. S'il nous voit, tout le monde partira à notre recherche avant la fin de la matinée. Il va encore falloir utiliser ton artefact pour nous dissimuler.

– Impossible. Les bas-côtés du sentier sont trop étroits. Si nous restons là, il n'y aura plus de place pour laisser le passage au chariot du père Jil. Sans compter que les chevaux sont trop gros, je ne peux pas les dissimuler sous la bulle.

Tout en l'écoutant, je cherchai des yeux un moyen de nous cacher :

– Là ! m'exclamai-je.

Effectivement, un peu plus en contrebas, il y avait un court passage donnant sur un champ avec une petite étable. Il fallait faire vite. Bientôt le père Jil allait déboucher du dernier virage et nous voir. Suivis de nos chevaux, nous entrâmes juste à temps dans l'étable. À travers les planches mal jointes, je regardai le vieux bonhomme passer. J'eus un serrement au cœur. Il y avait subitement une distance incroyable entre le père Jil et nous. Son allure débonnaire et insouciante était comme un rappel cruel de tout ce qui m'avait été arraché. Ses bœufs, son chariot, jusqu'au son des essieux que la pierre du chemin faisait gémir, tout ce qui avait représenté mon quotidien, aussi naturel que l'air que l'on respire, m'était désormais étranger.

– Il ne nous a pas vus, chuchota Gutz.

– Oui.

– Il va falloir se dépêcher de dévaler ces fichus versants avant qu'il n'y ait trop de monde, sinon quelqu'un finira forcément par nous reconnaître.

– Tu as raison. Il faut se dépêcher.

Toutefois, malgré l'heure matinale, nous dûmes à plusieurs reprises nous cacher. Le plus souvent, nous trouvions une haie, l'entrée d'un pré. Pourtant, nous dûmes à un moment donné remonter en catastrophe sur plusieurs dizaines de mètres : la position où nous étions était en effet à découvert sans possibilité de repli.

– C'est pas possible, tempêta Gutz une fois que le danger fut passé. Ils se sont tous donné le mot !

Tu sais bien que c'est le chemin d'accès principal au domaine.

– Oui, mais si on n'active pas, ils vont redescendre en quatrième vitesse avant qu'on ait pu s'éloigner suffisamment.

Nous étions enfin parvenus sur les bas coteaux où des chemins de traverse se ramifiaient de part et d'autre de notre chemin quand nous entendîmes l'alerte.

– Les cloches d'alarme ! s'exclama Gutz.

Quelqu'un, très certainement le père Jil, avait fait sonner les deux cloches qui servaient à donner l'alarme en cas d'incident à la mine.

– Ça semble logique, dis-je. Il a vu que tout le monde a disparu et il a dû repérer les traces laissées par l'Etrybe.

Les cloches retentissaient continûment, signe d'une alerte maximale. Quand il n'y avait qu'un problème sans mort d'homme, ni blessé grave, seule

une cloche était actionnée. Là, le son caractéristique des deux cloches, tantôt alterné, tantôt en cadence, se propageait et se répercutait à des kilomètres.

– Ils ne vont pas tarder à nous rappliquer, fit remarquer Gutz.

– C'est tant mieux. Nous avons quitté le chemin d'accès principal et ils seront très vite tous dans notre dos.

Il y avait effectivement peu de chance que nous rencontrions quelqu'un. Ils allaient tous se précipiter au domaine par le plus court chemin. Les sentiers qui s'éloignaient s'ouvraient par conséquent devant nous et nous ne pouvions plus reculer.

Notre chevauchée dura une éternité et j'aurais été bien en peine de faire le compte des heures écoulées. Il était tard et le domaine était désormais loin derrière nous. Pourtant, inconsciemment, je continuais de vouloir mettre le plus de distance possible entre moi et mon ancienne vie.

– Arkan ! Je t'en prie, ça suffit ! Tu vas les tuer...

Gutz avait fini par m'interpeller. Il n'y avait pas le moindre reproche dans le ton de sa voix. Seule sa douceur infinie était là pour me rappeler combien je n'étais pas entièrement seul. Il avait ensuite amené son cheval près du mien pour poser sa main sur mon bras...

Ce contact me ramena à la vie. Gutz avait raison. Nous ne nous étions accordé que de très courtes haltes depuis notre départ. Je me souviens qu'à chaque fois, j'avais voulu poursuivre, toujours plus, toujours plus loin, comme si le fait de m'éloigner pouvait changer quoi que ce soit. Insensé, j'avais galopé sans me soucier de nos montures :

– Tu as raison. Les chevaux sont à bout, fis-je en soupirant.

Cinq minutes auparavant, nous avions dépassé une rivière. Je proposai donc que nous retournions là-bas pour nous reposer.

– Nous reprendrons la route demain, ajoutai-je, en faisant faire demi-tour à ma monture.

– C'est plus sage, me répondit Gutz. À cette allure, nous ne serions pas allés bien loin.

Effectivement, plusieurs semaines de voyage nous attendaient et il aurait été complètement stupide de nous priver de nos montures en raison d'une peur justifiée, mais hélas mauvaise conseillère. Agir avec raison apparaissait la seule solution, car les dangers n'étaient très certainement pas uniquement derrière nous.

Une fois près de la rivière, nous installâmes notre camp. Gutz s'occupa des chevaux, tandis que je m'éloignais afin de constituer une réserve de bois suffisante pour notre repas et pour la nuit. La rivière où nous nous étions arrêtés se trouvait proche d'une forêt, aussi je n'eus aucune peine à m'acquitter rapidement de ma tâche. Distrait, je finis même par m'enfoncer peu à peu dans le sous-bois. Nous étions au milieu de l'après-midi, peut-être

plus avant, mais le soleil me semblait encore haut et je ne craignais pas d'être surpris par la nuit. J'étais de plus inexplicablement heureux d'avoir tout ce temps devant moi. Le sentiment d'une nature protectrice n'était pas étranger à ce désir soudain que j'avais de marcher. Seul comptait le bruit des feuilles chassées par mes pas, le craquement des brindilles sous mon poids, le geste répétitif d'écarter une branche de la main... Je me baissais faisant presque corps avec la terre, puis je sentais plus haut la cime des arbres bruire et m'élever à l'appel du vent tandis que plus bas tout était calme. Envoûtante, la forêt me tendait les bras, me ramenait aux souvenirs d'innombrables heures passées à marcher sans but dans les sous-bois de mon enfance. Même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu lui résister. Au plus profond de moi, je ressentais ce besoin de calme et j'acceptais que la forêt devienne complice de mon désir. Quelque chose de puissant me faisait répondre à cet appel qui dans les branches des arbres me murmurait les airs de ma vie passée.

Plus j'avançais, plus la forêt m'appelait, presque attirante. Ce n'étaient pas seulement des chuchotements. Avais-je entendu rire ? Je regardais autour de moi. Cela semblait venir de tous les endroits à la fois et je n'aurais pas su diriger mes pas pour le découvrir. J'étais maintenant complètement perdu et bien que m'efforçant de ne pas céder à quelque chose d'aussi naïf, j'avais l'impression qu'un chemin s'ouvrait devant moi pour se refermer aussitôt juste après mon passage. Je guettais les bruits de la rivière pour chercher à m'orienter. Rien... Il n'y avait plus que le murmure enchanteur des arbres. Était-ce le fruit de mon imagination ou m'encourageaient-ils à poursuivre ? Plusieurs fois pourtant, j'avais cherché à faire demi-tour, mais j'avais fini par me rendre compte qu'il m'était toujours plus facile d'avancer et de m'enfoncer au cœur de la forêt plutôt que de rebrousser chemin. Chaque fois, je me retournais, incrédule. Était-il seulement possible que je fusse passé là quelques secondes auparavant ? Tout était inextricablement entremêlé : branches, broussailles, ronces. Rebrousser chemin était impossible. Au début, je ne m'étais pas véritablement senti en danger, mais le sentiment d'être observé et la certitude qu'il se passait quelque chose d'étrange finirent peu à peu par m'inquiéter. C'est au moment où je commençais à désespérer d'en voir la fin que se dessina finalement devant moi une trouée plus lumineuse. Je pensais avoir trouvé l'orée du bois. Je débouchai finalement dans une vaste clairière.

C'était un endroit féérique. Le mot de féerie semblait cependant bien pâle au regard de l'harmonie qui se dégageait de la nature environnante. Couleurs, fleurs, herbe ondoyante, jusqu'au charme discret des oiseaux que je voyais tantôt posés à même le sol ou voler, rien n'échappait à l'influence miraculeuse de cet écrin que la forêt gardait jalousement. À l'ombre de l'un des arbres dont je ne parvenais pas à reconnaître l'essence, coulait une source musicale et limpide. Ce ne fut pas là pourtant que mes yeux se fixèrent. Une jeune femme d'une beauté sans nom, dououreuse presque, me captivait

littéralement. Elle était assise sur une souche et portait une longue robe blanche qui lui recouvrait les pieds. Je me trouvais à une dizaine de mètres d'elle et son regard me troubloit plus que de raison, si bien que j'avais le sentiment de la sentir tout contre moi. Son sourire était une invitation à m'approcher, ce que je fis sans hésiter, car je n'imaginais pas prendre une autre décision. Elle s'adressa à moi dès que je fus suffisamment proche :

– Tu sembles venir de bien loin, mon garçon. Et tu es si jeune...

Avait-elle dit ces derniers mots avec regret ? Je n'aurais pu le jurer.

– Quel est ton nom ? me demanda-t-elle alors.

– Arkan, bredouillai-je en maudissant la rougeur qui me montait aux joues.

– Sois le bienvenu, jeune Arkan. Mon nom est Palissandre. Si tu le veux bien, je souhaiterais que tu t'assoies un moment à mes côtés pour me tenir compagnie.

Sans mot dire, j'obtempérai et m'assis à deux pas d'elle. Je me trouvais presque à ses pieds, que je ne pouvais pas voir, car ils étaient dissimulés par les pans de sa robe étonnamment longue et étalée en corolles tout autour d'elle.

– C'est gentil de vouloir rester un peu. Vois-tu, ce n'est pas souvent que j'ai la visite de tes semblables.

Mes semblables... Cette expression m'apparaissait curieuse. Qu'entendait-elle par là ? Je n'osai toutefois pas lui demander des précisions. Trop intimidé. Trop amoureux certainement. Cette femme me faisait ressentir au-delà du raisonnable tout ce qu'un homme pouvait désirer d'une femme. Je l'avais aimée dès le premier regard. Les mots qui sortaient de sa bouche divine étaient étranges, mais rien ne semblait pouvoir me sortir de l'enchantedement dans lequel je me trouvais. Je la regardai alors se pencher vers la source qui était tout près d'elle. Je la vis à deux mains recueillir l'eau claire et je défaillais déjà à l'idée de ce qui allait suivre quand elle se pencha vers moi :

– J'imagine que tu dois avoir soif de savoir..., me murmura-t-elle avec une douceur telle qu'il me semblait soudain connaître l'amour.

Je n'avais aucune idée de ce qu'elle racontait, sinon qu'elle me proposait de boire dans ses mains et que je serais devenu fou si l'on m'avait empêché d'étancher la soif de mon désir au contact d'une si suave caresse. Sans plus réfléchir, je plongeai alors entier dans l'alcôve resserrée de ses mains. Je puisai longuement en elle la servitude nouvelle qui faisait de moi un homme. Je buvais et je sentais au contact de sa chaleur l'accomplissement de ma nature : qu'il y avait désormais au fond de moi une alchimie brûlante qui n'aurait de cesse de vouloir que cela revienne. La soif encore... Ce désir d'elle jusqu'à ma mort. Le cœur presque à l'arrêt, je finis par me redresser. Je me rendis alors compte de mon essoufflement et je respirai profondément pour retrouver la maîtrise de mes sens.

– Je n'ai pas l'habitude que les hommes qui viennent me voir soient si jeunes, me dit-elle dans un éclat de rire mutin auquel je ne pus répondre que par un sourire. D'habitude, ils ont peur de moi.

– Peur de vous ? fis-je étonné.

– Oui, ils n'ont pas ta fraîcheur, ni ton innocence. Je dois avouer que ce n'est pas désagréable.

Je ne résistai pas à cette remarque et me mis à rougir de plus belle.

– Pourquoi les hommes qui viennent vous voir ont-ils peur de vous ?

– Parce que je suis le cœur de la forêt.

– Je ne comprends pas.

– Tu es là par hasard.

Ce n'était pas une question et en disant cela, Palissandre semblait soudain profondément malheureuse...

– Cela fait bien longtemps que je n'ai pas vu quelqu'un comme toi. D'habitude, les hommes veulent tous quelque chose. Ils me regardent à peine et ils ont peur de ce que je peux leur faire.

– Je ne comprends toujours pas, fis-je mal à l'aise.

– Arkan. Mon jeune Arkan... Veux-tu que je te fasse peur ?

– Je n'ai pas peur de vous, lui répondis-je vivement sur le ton de l'adolescent fougueux. Je vous assure, je ne...

– Soulève ma robe, me coupa-t-elle.

– Votre..., le mot resta dans ma gorge. J'avais de nouveau rougi. Décidément, c'était plus fort que moi.

– Allez, m'encouragea-t-elle. Fais-le.

Je déglutis et cherchai vainement à paraître plus grand et détaché. J'étais tout sauf naturel. Ne voulant pas paraître lâche, ou gamin, ou tout simplement sot, je tendis la main sur le pan de la robe qui était le plus proche de moi. Le tissu était plus lourd qu'il n'y paraissait. Il n'était pas non plus question d'un seul pan, mais d'un enchevêtrement de tissus qui partaient en tout sens. Pour répondre à la volonté de Palissandre, j'allais devoir me rapprocher, m'agenouiller plus encore et me servir de mes deux mains. La gorge sèche, je mesurai alors combien j'avais de nouveau soif. Le cœur battant, je rassemblai les pans de tissus. J'étais tout proche de son corps. Je pouvais presque sentir son souffle contre mon visage. Je n'osai la quitter des yeux. Elle continuait de sourire.

– Si tu ne regardes pas, tu ne sauras pas, fit-elle sur un ton malicieux.

Je baissai alors la tête. Je cherchai ces pieds. Je devinai déjà la courbe de ses chevilles. Normalement, je n'aurais pas osé monter plus haut, mais ce que je découvris, dans la frayeur de tout ce que cela représentait, vérité qui soudain me sautait au visage comme un mauvais rêve, était au-delà de toutes les peurs raisonnables qu'un garçon de 17 ans pouvait supporter.

– Ce..., balbutiai-je.

Je regardai alors douloureusement Palissandre sans avoir la force de poursuivre.

– Ce sont des jambes de bois, oui, me confirma-t-elle. Je suis une statue vivante accrochée à cette souche et tu ne pourrais même pas t'imaginer depuis combien de temps il en est ainsi.

– Mais, alors...

Je commençais tout juste à comprendre dans quelle situation périlleuse je me trouvais.

– Si vous êtes une statue vivante, c'est que nous sommes...

Une fois encore, je n'osai terminer.

– Tu ne savais pas, n'est-ce pas ?

Je fis signe que non de la tête.

– Tu t'es perdu, mal t'en a pris, car tu es bel et bien au cœur de ma forêt...

– *La forêt des possibles*, murmurai-je alors, effaré et trop choqué pour éprouver quoi que ce soit. Que va-t-il m'arriver ? lui demandai-je alors la voix tremblante.

– Ce qui arrive à toute personne qui pénètre dans cette forêt. Je t'ai fait boire à la source du pouvoir, parce que c'est la loi. Sache simplement que je le regrette.

À ces mots, Palissandre leva la tête pour regarder les derniers rayons de soleil plonger derrière la cime des arbres. Peu à peu, trop vite à vrai dire, l'ombre gagnait la clairière.

– La nuit approche, me prévint-elle alors, et mon temps à tes côtés s'achève également. En pénétrant dans ma forêt, tu m'as réveillée. Sache, jeune Arkan, que jamais éveil n'a été plus doux pour moi, et je t'en suis infiniment reconnaissante. Mais, tu connais la loi, ce pouvoir magique qu'ont offert les Anciens pour protéger la forêt, ma forêt, doit s'accomplir et te frapper.

Je fis alors un signe affirmatif de la tête.

– Je sais que la forêt... Que vous allez me prendre quelque chose, rectifiai-je.

– Oui, quiconque pénètre en ces lieux doit perdre quelque chose...

Je me remémorai alors ce que tout citoyen de Beynos connaissait :

– Perdre quelque chose..., murmurai-je en sentant la peur me déchirer le ventre de ses griffes glacées.

– Un être cher, confirma Palissandre. Ou peut-être la vue, la vie, un membre, ou quelque chose d'insignifiant...

Je ruminais en moi-même la sombre prophétie.

– En buvant à la source de la connaissance, poursuivit Palissandre, tu as scellé ton destin et ce qui doit être pris sera pris. Tu sais aussi ce que cela signifie. Tu peux désormais demander tout ce que tu veux, car ce que tu veux et que tu n'as pas, au cœur de l'invisible, la forêt te le trouvera. Que veux-tu, jeune Arkan ?

– Rien, fis-je de façon un peu trop agressive. Je ne veux rien ! Pourquoi voudrais-je quelque chose. Je n'ai pas demandé à être là.

– Tu le regrettes donc à ce point ?

– Non ! criai-je. Puis je repris plus doucement. Je... Pour vous avoir rencontrée, je ne peux pas le regretter.

– Ne pas vouloir que je t'offre quelque chose ne m'empêchera pas de te prendre ce qui doit être pris.

– Je sais, oui. Mais, je ne veux rien, sinon garder le souvenir de vous avoir rencontrée.

– Bien des hommes te traiteront de fou.

– Tant mieux. Cela voudra dire que j'ai survécu.

– Approche, fit-elle dans un élan de tendresse que nul n'aurait pu refuser.

Je m'approchai donc de Palissandre. L'ombre avait atteint sa robe et je constatai avec effarement que le tissu prenait la texture du bois. Jusqu'à la taille, le vivant retournait peu à peu à l'état de statue dormante. Palissandre me prit alors le visage entre ses mains palpitantes. Je sentais son corps de plus en plus gagné par la crispation nervurée et plus sombre du bois.

– Une personne telle que toi ne doit pas mourir maintenant, me murmura-t-elle dans un souffle. Nous avons trop besoin de toi. À ces mots, elle posa délicatement ses lèvres sur les miennes.

J'aurais tellement voulu savoir ce que ces mots signifiaient, avoir le temps de poser des questions, mais son cou... Ses cheveux... Tout en elle était en train de se durcir.

– Je ne vous oublierai jamais, lui soufflai-je alors. Cette promesse lui arracha un dernier sourire qui commença lui aussi à se figer.

– J'en suis convaincue, me dit-elle presque ventriloque. Sache, jeune Arkan, que si la loi est dure, j'en suis la gardienne. Va en paix, arracha-t-elle aux fibres qui lui nouaient désormais la gorge.

Son visage était maintenant de bois. Je m'écartai alors de ses mains inertes. Palissandre était redevenue statue jusqu'à son prochain éveil. Jusqu'à la prochaine visite de l'innocent, de l'aventureux ou du désespéré qui souhaiterait tenter sa chance et boire à la source de la connaissance pour obtenir ce qu'il désire au risque un peu fou que la forêt ne lui prenne plus que ce qu'il souhaitait...

Quand l'ombre fut partout dans la clairière et que le charme qui m'avait envouté se dissipa, je réalisai véritablement où je me trouvais. Il s'agissait d'un cimetière. La statue de Palissandre était toujours aussi belle, mais ce que le pouvoir du charme avait occulté à mes yeux apparaissait dès lors de façon macabre. Des hommes et des femmes, plus exactement leurs squelettes, me fixaient à genoux et semblaient se moquer de moi dans un rictus lugubre. Dans quelle folie m'étais-je rendu ? Qu'allait-il bien m'arriver de pire alors que je croyais déjà avoir tout perdu ? Allais-je mourir alors que j'avais tenté

de fuir pour me sauver ? Allais-je retrouver Gutz mort ? Était-il possible que cette forêt me laissât sortir de son antre sans aucune répercussion grave ? Abasourdi, je réalisais peu à peu toutes les implications de nos actes récents. Il y avait eu méprise, une méprise tragique, et j'avais beau repasser dans ma tête les plus proches comme les plus lointaines heures de notre chevauchée, je ne pouvais que me rendre à l'évidence : nous nous étions égarés. Jamais ensemble nous n'étions allés si loin et nous nous étions certainement trompés à l'intersection de quelques carrefours. Malheureusement, nous avions perdu la route du Sud et avions sensiblement dévié plus au Nord, si bien que j'avais confondu la *Forêt des actes* avec la terrible *Forêt des possibles*, forêt primaire que les Anciens avaient rendue magique pour la préserver des générations futures. Pour rien au monde, si j'avais su où je me trouvais, je n'aurais accepté d'en franchir ne serait-ce que le premier arbre. Et pourtant, en contemplant une dernière fois la statue de Palissandre, quelque chose au plus profond de moi n'éprouvait aucun regret malgré la peur. Qu'allait-il m'arriver ? Ce que j'allais devoir subir avait-il déjà eu lieu ? Fallait-il attendre d'être sorti de la forêt pour voir s'abattre les effets de ce que Palissandre avait appelé la Loi ? Les squelettes partout autour semblaient dire que non. Au moins, avait-elle dit vrai. Je ne mourrais pas ici. De fait, je ne parvenais pas à me soucier de ce que la forêt pouvait bien m'avoir donné. En revanche, après avoir tant perdu, toute ma famille, j'éprouvais une angoisse terrible à ne pas savoir ce qu'elle m'avait certainement déjà pris.

J'empruntai le sentier dans un état second et ne comptai plus le temps passé. Je n'avais plus le sentiment d'exister, l'hébétude seule me dominait, m'abrutissait à tel point que je n'avais plus en moi aucune espèce de désir ou d'espoir, sinon la volonté unique de sortir de ce lieu qualifié de maudit par l'adage populaire. Il faisait nuit quand je finis par atteindre l'orée de la forêt et ce fut un cri qui me sortit de ce qui m'avait semblé un long rêve. Un groupe de personnes, Gutz à leur tête, se précipitait dans ma direction.

3

LES CARAVANIERS

Rendre possible ce qui n'existe pas revient à sortir la pensée du cercle qui l'entoure.

Épuisé nerveusement, je m'arrêtai et attendis que le groupe me rejoignît. À voir le visage de mon ami, je constatai qu'il était aussi bouleversé que moi :

– Comment vas-tu ? me demanda-t-il encore essoufflé par sa course.

Il me tenait à bout de bras, les mains agrippées à mes épaules. Je sentais dans ses yeux qu'il cherchait avec inquiétude la trace d'un je-ne-sais-quoi dans mon regard, indice de la terrible épreuve que je venais de subir.

– Ça va, lui répondis-je.

Toutefois, ma réponse lui parut trop machinale, presque détachée. À vrai dire, j'avais effectivement le sentiment d'être déconnecté, comme si le contact de mon ami était le fait d'une autre vie, que j'étais bien effectivement moi-même, mais que quelque chose en moi restait malgré tout étranger, presque emmuré. Cet état second n'échappa pas à mon ami :

– Non, ça va pas, me dit-il presque en criant. Arkan ! Regarde-moi. Il... Il faut que tu reviennes. Regarde-moi vraiment !

En disant cela, Gutz s'était mis nerveusement à me secouer.

– Tu ne devrais pas le bousculer comme ça, intervint l'homme qui se trouvait à nos côtés. Laisse-le reprendre ses esprits.

L'homme en question avait donné ce conseil avec force et autorité, mais sans violence. Sa voix chaude et grave imposait naturellement qu'on l'écoute et je sentis que Gutz en avait inconsciemment tenu compte. Je détournai alors les yeux de mon ami pour appréhender le nouveau venu. C'était un homme d'allure simple. Il possédait la tunique et le manteau des caravaniers. Grand et fort, sa carrure malgré son âge ne démentait pas sa voix, car il avait la prestance de ces hommes habitués à commander et qui imposent le respect. Il avait également les yeux étonnamment bleus, magnétiques presque. Enfin, sa barbe fournie et son ventre tout en rondeur lui donnaient un air bonhomme qui aurait endormi bien des vigilances, excepté que sous ses abords rustres, ce caravanier portait les chausses de la garde impériale, marque des soldats d'élite.

– Tu as été bien imprudent jeune homme de t'aventurer en pareil lieu.

– Je m'en serais bien passé, croyez-moi.

— Nous nous sommes trompés de route, précisa Gutz, un peu précipitamment, de peur que je n'en dise trop.

— Je n'arrive pas à comprendre comment vous avez pu vous égarer à ce point..., nous répondit l'homme d'un mouvement de tête perplexe.

— C'est ma faute, intervins-je alors, car je ne souhaitais pas que Gutz culpabilisât. Si je n'avais pas galopé aussi vite, nous ne nous serions pas si facilement égarés. Et puis, je n'aurais pas dû m'enfoncer dans cette forêt. Personne ne m'y a poussé.

— Oui, deux actions bien coupables, confirma le caravanier avec gravité. C'est déjà miraculeux que tu t'en sois sorti vivant. Reste que maintenant ton imprudence risque de t'avoir coûté bien cher.

Ce simple rappel des risques encourus par tous ceux qui osaient s'aventurer dans la forêt déclencha de nombreux et ininterrompus chuchotements dans notre assemblée. Je me rendis alors compte que nous n'étions pas seulement trois, et que derrière le caravanier, il y avait une bonne vingtaine de personnes de tous âges. La rumeur ne serait pas près de s'éteindre ce soir, car il circulait des choses terribles sur ceux qui en étaient revenus. Untel avait voulu qu'une telle tombât amoureuse de lui, mais au retour la jeune et belle était défigurée. Un autre qui avait couru après la fortune, après avoir obtenu des montagnes d'or, perdit l'usage de ses deux jambes qu'il pleura sans que, hélas, tout l'or du monde ne puisse jamais les lui rendre. L'un obtint l'amour et perdit tous ses amis. Un autre croyant borner ses désirs à quelque chose de modeste pour ne pas trop risquer, demanda une bonne récolte. Elle profita à ses voisins, car on ne le revit jamais. Jusqu'à cette belle qui demanda à retrouver le miroir de son amant qu'elle avait malencontreusement égaré. La forêt lui permit de le retrouver, mais quand elle se regarda dedans, ce fut pour constater l'étendue terrible de ses rides, car la forêt lui avait pris sa jeunesse. Ainsi couraient toutes les histoires et les nombreux chagrins et regrets de ceux qui avaient trop demandé sans se contenter de ce qu'ils avaient. Alors, forcément, puisque tous m'avaient vu sortir de la forêt, il n'y avait pas de doute que bientôt une nouvelle histoire allait se propager et l'excitation perçait par-delà les chuchotements. Les regards se tendaient. Chacun bousculait l'autre. Et des voix de partout, doucement, mais à peine, s'interrogeaient : « alors ? Tu entends quelque chose ? Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-il allé chercher ? Si jeune... C'est folie ! C'est quand même un beau garçon... Et il a perdu quoi ? Pas la vie, en tout cas. L'a bien d'la chance, tiens ! Attends donc de voir ce qu'il a perdu ! »

Le caravanier finit par se retourner vers l'assemblée, ce qui fit taire d'un coup l'ensemble désordonné et excité des voix :

— Bien, fit-il. Je crois qu'il serait temps que chacun s'occupe de ses propres affaires.

Le caravanier marqua un temps dans l'attente d'une contradiction. Tout le monde baissa les yeux.

– Il y a un camp à dresser, acheva-t-il.

À ces mots, la compagnie ne rechigna pas et, devant l'ordre à peine voilé, chacun se plia à la volonté du chef et s'en retourna aux tâches qui lui étaient assignées. Puis, le caravanier s'adressa de nouveau à nous :

– En attendant que ma compagnie prépare le repas, nous ferions mieux de nous rapprocher du feu, nous sortons à peine de l'hiver, les nuits sont encore fraîches.

Puis, avec un franc sourire, il s'approcha de moi et me tendit sa main immense que je m'empressai de serrer en priant de ne pas avoir les doigts broyés.

– Mon nom est Althor. Je commande cette caravane.

– Arkan, lui répondis-je en grimaçant malgré tout, car la poigne d'Althor était effectivement redoutablement forte. Et voici, mon...

– Frère ! me coupa Gutz. Je me suis déjà présenté, fit-il pour rattraper sa précipitation avec la mine du pitre qui s'excuse de sa dernière bêtise.

Cette façon de me couper avait été brutale et nous plongea tous dans un silence étonné. Sans son intervention, j'aurais vraisemblablement mis à mal l'histoire qu'il avait visiblement racontée. Hélas ! Ce que je venais de comprendre, Althor l'avait également compris, car même s'il préféra ne rien dire à ce sujet, il n'en fronça pas moins les sourcils et c'est dans un silence pesant que nous finîmes de nous approcher du feu que Gutz avait allumé grâce à la réserve de bois que j'avais amassé. Depuis mon absence, d'autres personnes avaient augmenté cette réserve désormais considérable et des foyers autour de nous avaient également été allumés. Aussi, j'étais heureux de trouver enfin un peu de réconfort et un semblant de sécurité auprès de cette compagnie d'hommes et de femmes. Nul doute que la nuit aurait été moins agréable si je n'avais retrouvé que Gutz. Sans doute n'aurions-nous pas osé rester près de cette forêt si dangereusement mortelle, ce qui nous aurait obligés à reprendre notre chemin, bien qu'épuisés. La chaleur des flammes n'était pas négligeable, car, comme l'avait rappelé Althor, nous sortions à peine de la saison de dilhm qui correspond à la saison d'hiver. Peu après, un garçon qui avait sensiblement notre âge vint nous apporter à boire.

– De la bière ! s'exclama Gutz, ravi d'une pareille aubaine.

– Nous ne voyageons pas à sec jeune homme, fit Althor, amusé. C'est un principe de caravanier.

Nous prîmes nos verres, satisfaits de cette aubaine qui, en la circonstance, nous semblait un luxe véritable. Nous trinquâmes, puis chacun intérieurisa son plaisir le temps de deux, trois gorgées.

– Ton « *frère* »...

Althor avait légèrement accentué le mot « *frère* » pour marquer qu'il n'était pas dupe.

– ... m'a dit pendant ton absence que vous vous rendiez à Chamedor pour rejoindre vos parents, à ce qu'il paraît.

L'intonation de sa voix sur « *à ce qu'il paraît* » avait également laissé percer une tonalité un peu moqueuse qui finit de me mettre mal à l'aise. Malgré moi, je jetai en direction de Gutz un rapide coup d'œil que le caravanier ne manqua pas d'observer. Gutz avait dû raconter quelque chose de sensiblement plausible pour justifier la présence de deux garçons de dix-sept ans au beau milieu de nulle part. Aussi, je confirmai sans trop m'avancer :

– C'est cela, oui.

Je baissai les yeux sous le regard perçant de l'adulte.

– Hum, fit Althor d'un vague grognement.

Hélas, je me doutais que l'homme qui était assis en face de moi était trop habile et que je ne m'en sortirais pas à si bon compte. Mes craintes étaient justifiées.

– Ce que je ne comprends pas, poursuivit le caravanier, c'est pourquoi vous n'avez pas pris le puits de Konchaska plus au sud. Je toussotai avant de répondre :

– C'est que nous souhaitons utiliser nos propres moyens, dis-je de façon un peu trop désinvolte.

– Quoi ?! s'exclama Althor en manquant s'étrangler alors qu'il était en train de boire. C'est une plaisanterie ? Vous vous égarez au premier carrefour qui se présente. Vous cavalez presqu'une journée sans vous rendre compte de votre erreur. À la suite de quoi, tu entres dans une forêt le plus souvent mortelle sans savoir où tu mets les pieds et vous voulez vous rendre à la capitale par vos propres moyens, et sans emprunter un seul puits de Konchaska !

– Je vous assure, c'est bien ce que nous...

– Ça suffit !

La voix du caravanier avait claqué, brutale, et ne souffrait aucune discussion. Je n'osai le contredire et gardai donc le silence. L'homme soupira profondément. Nous semblions lui poser problème et il n'était visiblement pas homme à être agacé.

– Je ne sais pas ce que vous avez fait, poursuivit-il, ni ce qui vous arrive. Mais, cette nuit, vous êtes mes hôtes et je souhaite sincèrement vous être agréable. Cela dit, je ne tiens pas non plus à ce que l'on me prenne pour un imbécile, ni que l'on me raconte des histoires. Vous n'êtes pas frères. Je ne sais pas ce qui vous a conduits ici, ni le but de votre voyage. Peut-être bien que cela ne me regarde pas et que vous avez vos raisons pour vous taire. Aussi restons-en là.

– Je vous prie de nous excuser, fis-je alors, un peu honteux. J'étais désolé que nos comportements plutôt équivoques aient pu blesser un homme aussi accueillant. Nous ne voulions pas vous offenser, ajoutai-je.

– L'affaire est close, fit-il d'un air débonnaire.

L'humeur sombre qui avait voilé un temps son visage avait déjà disparu.

—Peut-être que justement..., commençai-je alors en jetant un coup d'œil dans la direction de Gutz. Peut-être aurions-nous besoin de vos conseils. Gutz ? Tu veux bien ?

Je souhaitais que ce soit Gutz qui racontât. Moi, je n'avais pas la force. Je craignais que ma voix ne me trahisse, que les larmes explosent encore. Entendre et voir au-dedans de moi tout ce qui était arrivé ces dernières heures serait déjà une épreuve suffisante. Gutz fut cette fois fidèle. Il raconta par le détail ce qui nous était arrivé. Inconsciemment, sa voix de ménestrel donnait déjà des accents chantants à notre histoire et quelques personnes s'étaient peu à peu rassemblées pour entendre le début de notre aventure. Puis, Gutz se tourna vers moi. Son récit s'achevait au moment où j'étais entré dans *La Forêt des possibles*. Je racontai les choses moins bien que mon ami. Pourtant, ce que j'avais vécu semblait à tous tellement extraordinaire que je ne peinais pas à capter leur attention. Plusieurs dizaines de personnes étaient de nouveau tout autour de nous.

— Alors, qu'étais-tu allé chercher dans cette fichue forêt des possibles ? me demanda une jeune femme visiblement impressionnée.

— Je ne savais pas que j'étais dans cette forêt.

— Oui, mais tu as vu la statue, dit une voix sur laquelle je n'eus pas le temps de mettre un visage, tandis qu'une autre poursuivait :

— Elle est aussi belle qu'on le dit ?

Je n'avais bien sûr pas tout dit et avais gardé la plus grande partie de l'émotion qu'avait suscitée en moi ma rencontre avec Palissandre. Malgré tout, la rougeur qui me monta au visage ne trompa personne. Des éclats de rire fusèrent.

— Et alors, la statue ? redemanda un homme d'une trentaine d'années dont les yeux brillaient d'impatience et d'envie. Qu'est-ce que tu lui as demandé ? Tous les yeux étaient braqués sur moi et la tension du public se ressentait à travers le silence captif des mots qui peinaient à s'échapper de mes lèvres. On eût dit que chacun retenait son souffle.

— Je ne sais pas, déclarai-je alors un peu penaud.

Et tandis qu'une rumeur stupéfaite montait, le jeune homme qui m'avait déjà apostrophé m'interpella de nouveau...

— Comment ça, « *je ne sais pas* » ? me lança-t-il avec suspicion, tellement la chose lui paraissait invraisemblable. C'est pourquoi il insista : tu as bien dû lui demander quelque chose tout de même !

Devant ma mine de plus en plus confuse et ahurie, Althor éclata d'un rire tonitruant qui me fit sursauter. Il riait, riait et ses éclats de rire fendaient la nuit pour se répercuter jusque dans la cime des arbres.

— Ce jeune garçon brave la mort, fit-il entre deux éclats. Il se rend dans l'un des plus dangereux endroits de Beynos où les plus braves n'osent pas aller et il ne demande rien ! Ah ! Ah ! Ah ! Tu es un garçon épatait.

– J'étais trop perturbé, et puis j'avais peur, lançai-je un peu sèchement, vexé d'être ainsi moqué.

– Il n'empêche, rétorqua Althor, que la forêt t'aura donné quelque chose, que tu l'aies demandé ou non.

– Je... Bégayai-je, fortement troublé. Je... Je me soucie plus de ce qu'elle m'a pris, finis-je par maugréer.

– Je comprends, fit le caravanier.

À ce moment précis, une jeune fille poussa un cri terrible en me regardant et tomba à la renverse en cherchant à s'éloigner de moi. Quelle mouche l'avait piquée ? D'autres dans l'assemblée eurent également un mouvement d'effroi et reculèrent d'eux-mêmes. Althor me fixait étrangement, tandis que Gutz était soudainement devenu livide. Que s'était-il passé ? Je portais les cheveux longs et comme le vent s'était levé repoussant mes cheveux sur le devant de mon visage, je venais machinalement de les rabattre en arrière, dégageant mon oreille droite.

– Au moins, si nous ne savons pas encore ce que la forêt t'a donné, nous savons maintenant ce qu'elle t'a pris, déclara Althor en fronçant les sourcils. Inquiet, j'interrogeai Gutz...

– Gutz ? Dis-moi, qu'est-ce que j'ai ?

Gutz s'éclaircit la voix et me répondit enfin.

– Ton oreille...

– Eh, bien quoi ? hurlai-je presque.

En disant ces mots, je portai instinctivement la main à mon oreille. Mon cœur faillit s'arrêter tant ma surprise fut grande. Je venais de comprendre ce que les yeux horrifiés face à moi me renvoyaient. Là où normalement aurait dû se tenir mon oreille droite, il n'y avait plus rien. Tellement habitué à ce que normalement il y ait quelque chose, je me palpais avec force précipitation et fébrilité. Mon oreille externe n'existant plus : le pavillon et le lobe avaient littéralement disparu et je constatai avec effarement du bout des doigts qu'il ne me restait plus qu'un petit orifice conduisant à mon tympan. Paniqué, je claquais des doigts : mon ouïe malgré tout fonctionnait. Dès lors, je rabattais ma chevelure sur l'emplacement de mon oreille pour cacher aux yeux de tous l'horrible mutilation. Dans ma tête, tout allait à vive allure. Était-ce si grave ? Fallait-il se satisfaire d'un moindre mal qui, à bien y réfléchir, aurait pu être bien pire ? À la vue des dernières vingt-quatre heures, peut-être que je m'en sortais finalement plutôt bien. Je resongeai au baiser de Palissandre. *Nous avons trop besoin de toi*, avait-elle murmuré. Autour de moi, chacun restait tendu dans l'attente de ma réaction. Je regardai mon ami, un léger sourire aux lèvres. Après tout, la forêt aurait pu me prendre Gutz, mon Gutz, le seul et le dernier ami qu'il me restait. Nos regards se croisèrent et je sentis qu'il pensait la même chose, car son caractère optimiste et plaisantin reprit le dessus :

– Au moins, la forêt t'a laissé l'autre, me dit-il en répondant à mon sourire. Quoique, poursuivit-il d'un air faussement chagrin, je me demande si de sa part, il n'y a pas eu faute de goût.

Devant la mine perplexe d'Althor, Gutz poursuivit.

– Oui, à mon avis, elle aurait dû lui enlever l'autre. Tu sais, me fit-il alors, c'est une question de parallélisme, d'esthétique quoi.

– Je crois, répondis-je sur le même ton, que si tu continues, je vais me charger des tiennes pour les allonger.

– Au moins, tu n'es pas sourd, fit-il d'un air philosophe.

– À t'entendre, je me demande si je dois m'en réjouir...

Enfin, nos rires terminèrent de détendre l'assemblée. La jeune fille qui s'était écriée la première vint également s'excuser :

– Je suis désolée, me fit-elle, mais ton histoire m'a tellement retournée, et sous l'effet des ombres et des flammes dansantes du feu, quand j'ai vu ton oreille... Enfin, je veux dire qu'elle n'y était pas, ça m'a fichu une de ces trouilles...

Autour d'elle, les plaisanteries fusaiient et tout le monde se moquait d'elle, bien peu osant avouer qu'ils avaient été frappés par la même frayeur.

– Au moins, nous savons ce qu'elle t'a pris et il n'y a plus de raison de s'inquiéter, conclut Althor.

– C'est vous qui le dites, rétorqua Gutz, qui visiblement n'était absolument pas d'accord avec le maître caravanier. Oui, parce que maintenant, vous comprenez, mon ami ne pourra jamais plus dormir sur ses deux oreilles !

– Gutz !

Je n'eus pas le temps d'achever la querelle que les rires l'emportèrent de nouveau. La bonne humeur était revenue d'autant plus facilement que le repas était prêt et que plusieurs personnes s'étaient avancées avec des plateaux, d'autres avec des tables basses et je ne fus pas le dernier à m'installer. J'avais furieusement envie de vivre pleinement ce moment présent qui m'apparaissait soudain apaisé et simple, loin des tumultes dans lesquels je m'étais inextricablement trouvé embarqué.

Le repas était principalement constitué de poule d'eau rôtie et froide, servie avec des tubercules sucrés, étonnamment juteux pour la saison. Les plats de viande étaient par ailleurs garnis de raisins secs dont je raffolais et de graines d'ajonc grillées. L'ensemble était également accompagné de cette bière sans alcool, fraîche et douce qui nous avait été servie pour patienter. Décidément, ces caravaniers ne manquaient pas de ressources et savaient vivre. Quel luxe ! Je ne me serais jamais attendu à pareille fête en un tel endroit, perdu au milieu de nulle part. Bien que je ne m'en sois pas rendu compte avant de commencer à manger, j'étais affamé et de longues minutes s'écoulèrent avant que je ne m'intéresse de nouveau à ce qui se passait autour de moi. Les gens discutaient et mangeaient joyeusement. Althor était en effet à la tête d'une compagnie des plus joviales qui, à l'image de leur chef, aimait partager et

être ensemble. Plus vorace, Gutz s'était resservi et n'avait pas encore atteint le point de contentement où je me trouvais désormais. Face à moi, Althor ne disait rien et nous regardait en souriant, satisfait de constater que l'appétit de deux jeunes garçons n'avait rien à envier à celui du plus vorace de ces hommes.

– Vous transportez du mineraï ? lui demandai-je alors.

– Oui, jusqu'à la fin de Dilhm, me confirma-t-il en hochant la tête. Les échanges entre les Haut-Versants et les plaines de l'Ouest ne sont pas encore nombreux. C'est la saison des roches. Nous profitons de cette période pour convoyer la production de mineraï jusqu'à la capitale.

– Ce n'est pas votre route, m'étonnai-je.

– Non, mais nous avons fait ces dernières semaines plusieurs rotations. La compagnie était fatiguée et avait besoin de se détendre. C'est pour cette raison que nous nous sommes détournés jusqu'à Ilzaac la belle.

– Ilzaac, murmurai-je.

Je connaissais la ville de réputation. C'était un lieu de fêtes où les tavernes, la folie du jeu, les commerces étranges et la curiosité attiraient une foule nombreuse et cosmopolite. Elle se trouvait non loin d'où nous étions, à la lisière de la forêt des possibles.

– Ce n'est pas véritablement un lieu pour les jeunes gens, me confirma Althor.

– Vous y allez ? demanda Gutz soudain très intéressé, tandis qu'il avait la bouche encore pleine.

– Nous en revenons.

– Ah..., laissa échapper mon ami, visiblement déçu.

– Et vous repartez vers les Hauts-Versants ?

– Non. Notre chargement est avec nous et nous descendons plus au sud jusqu'au puits de Konchaska que vous avez cherché à éviter.

– Alors, vous vous rendez à la capitale, fis-je en murmurant presque pour moi-même.

Mon intérêt n'avait pas échappé au caravanier.

– Oui, effectivement, me confirma-t-il.

Et tandis que je le fixais sans rien dire, il ajouta :

– Nous en reparlerons plus tard. Au calme, précisa-t-il.

Je lui fis un signe de tête lui indiquant que j'avais compris. Althor avait besoin que nous soyons seuls, sans personne pour écouter et je sentais au fond de moi que je lui en étais infiniment reconnaissant. Le temps des conseils était désormais proche. Aussi, pour tromper l'attente, je me levai et m'éloignai en direction de la rivière. Gutz m'interpella très vite :

– Où tu vas ?

– Pas loin. Juste au bord de l'eau. Je... Le clair de lune est magnifique et je voudrais...

Je respirai profondément pour trouver la force de dire ce que je comptais faire.

– Je veux voir mon reflet.

– Oh, fit alors Gutz, compréhensif et un peu gêné de m'avoir mis dans l'embarras. D'accord. Fais attention.

Et tandis que je m'éloignai, il m'interpella de nouveau :

– Eh, Arkan ! Je te rappelle que la dernière fois que tu t'es éloigné tu as perdu une oreille. Essaye de ne rien perdre cette fois.

Je ne pris pas la peine de me retourner et le traitai simplement de bouffon, ce qui eut le mérite de le faire rire tandis que je m'éloignais avec le sourire aux lèvres.

4

TYLKHILINA

Ne peut devenir Pèlerin que celui qui possède la faculté de libérer chacune de ses pensées des cercles successifs qui enferment les possibles...

Une fois arrivé au bord de l'eau, j'étais légèrement plus tendu. Le repas n'était pas l'unique raison qui m'avait fait différer cet instant. Je gardais encore en mémoire la mine horrifiée des gens qui avaient constaté la disparition de mon oreille. Leur regard me hantait et j'avais peur de découvrir ce que j'étais devenu. Sur les bords de l'eau, les joncs répondaient au souffle du vent par un léger murmure. Non loin, le chant des grenouilles, entêtant et continu, donnait la pulsation à cette nuit baignée par la clarté enchanteresse des deux lunes qui posaient majestueusement leurs reflets d'argent sur le dos ondulant et tranquille de la rivière. Je posai un genou sur une terre sablonneuse où le clapotis de l'eau venait tremper mes jambières. Puis, après de longues secondes à regarder au loin, je me décidai enfin à baisser les yeux sur la surface de l'eau où se reflétait mon visage. Je relevai mes cheveux. L'effet n'était pas aussi catastrophique que je l'aurais cru. La disparition était indéniable. Ce n'était certes pas particulièrement esthétique et bien des gens à l'avenir continueraient à être rebutés ou surpris, mais puisque j'avais les cheveux longs, il ne serait pas trop difficile de passer inaperçu et de dissimuler l'amputation que m'avait faite Palissandre. Ainsi m'avait-elle pris une oreille. C'était à mes yeux la chose la plus improbable, et surtout la plus grotesque qui soit. Comment un être, ou une entité magique remontant à la période des Anciens pouvait-elle se déterminer à produire des choses aussi curieuses, aussi... ? Je ne trouvais pas les mots. C'était comme une mauvaise blague que Gutz n'aurait pas désavouée. À la vue de ce que j'avais perdu, j'appréhendais même un peu les facéties d'une forêt capable de pareil exploit. Ce fut précisément à cet instant que je crus percevoir quelque chose derrière moi grâce aux reflets renvoyés par la rivière. N'étant qu'à moitié convaincu de la réalité de ce que je venais d'entrapercevoir, je me retournai vivement et heurtai ladite chose. À son contact, une étincelle de lumière jaillit, ce qui dans ma surprise me fit trébucher et tomber dans l'eau. J'avais, semble-t-il, également crié, car Gutz et Althor, ainsi qu'une bonne partie du camp, se précipitèrent dans ma direction. Pourtant, je ne me souciais guère d'eux,

même si, en mon for intérieur, une petite voix maudissait déjà la position peu héroïque dans laquelle je me trouvais : c'est-à-dire trempé, les fesses dans l'eau. Non, peu importait le ridicule, car je cherchais fébrilement autour de moi la créature que je venais de heurter. Et tandis que pratiquement tout le camp se serrait maintenant sur le bord du rivage, je la retrouvai enfin. Tous l'avaient vue et plus personne ne disait mot, fasciné par l'incroyable spectacle. Une luciole de l'esprit, que nous nommons Tylkhilina, créature fort rare, se trouvait là devant nous. C'était une espèce de papillon qui ne se laissait jamais approcher et si l'on avait la chance parfois de l'apercevoir, la vision était toujours fugace, si bien que l'on croyait presque avoir rêvé. Et pourtant, elle était là, dans un vol géostationnaire quasi parfait, presque surnaturel. Si l'on s'en tient à une comparaison terrienne, le moro sphinx est la créature qui se rapproche le plus d'elle. Grosse comme le poing, elle possédait également une très longue trompe, mais au lieu de butiner les fleurs, cette trompe lui servait d'antenne pour capter les ondes cérébrales dont elle se nourrissait. À l'identique du sphinx, son vol était, malgré sa taille, d'une précision et d'une rapidité extraordinaires et son battement d'ailes excessivement rapide lui permettait de voler sur place. Jamais je n'avais vu de créature aussi merveilleuse. Il se dégageait d'elle une aura iridescente dont l'intensité variait telle une pulsation. Et quand la pulsation se faisait intense, une gerbe d'étincelles multicolores jaillissait de ce petit corps. J'avais bien sûr déjà regardé des peintures habiles et fort fidèles de cet animal, mais rien qui ne pût atteindre la puissance du réel. Ce que je voyais était incomparable. Le chatoiement de son corps et de ses ailes était un véritable enchantement, car à sa suite, la nuit se métamorphosait en une myriade infinie de couleurs et d'arcs électriques. Je n'en croyais pas mes yeux et je ne savais trop quelle attitude adopter, si bien que je restais immobile dans les quelques centimètres d'eau où j'étais tombé. Que fallait-il penser de tout cela ? Au moment où je l'avais percutée, il m'avait semblé qu'elle avait disparu. Pourtant, à un mètre de moi, à hauteur de visage, elle était désormais là, à me fixer. Je réfléchissais à toute allure. Je pensais alors à Palissandre. Était-il possible que les deux événements fussent liés ? Il n'y avait qu'une façon de le savoir. Je tendis doucement, le plus délicatement du monde, la main vers l'être de lumière. À chaque seconde, je m'attendais à ce qu'elle s'en allât loin de moi et que la désillusion vienne après l'espoir. Mon cœur battait la chamade. Mon bras était tendu. Ma main était tendue. Plus que quelques centimètres me séparaient de la luciole. Allait-elle fuir ? Si près, je désirais tellement qu'elle restât et je craignais toutefois de bouger encore. Soudain, des cris fusèrent sur la rive. L'instant d'avant quelque part... L'instant d'après disparue... Je ne l'avais pas vue bouger. Personne n'avait pu suivre son déplacement. Oui, mais malgré tout, j'étais en train de comprendre qu'aux yeux des autres, je ne serais plus jamais quelqu'un d'ordinaire. Tous pouvaient de nouveau la voir, une Tylkhilina, la luciole de l'esprit, celle que certains appelaient

l'intouchable, ou encore l'oiseau de lumière, venait de se poser sur ma main tendue.

Finalement, elle finit par s'envoler. Elle tournoyait, virevoltait autour de moi et ne sembla pas pour un temps décidée à s'éloigner. Puis soudain, sans que l'on sache véritablement pourquoi, elle partit brutalement au cœur de la nuit et disparut. Comme à regret, la foule poussa un cri de déception et chacun s'en retourna au camp, non sans échanger vivement les impressions qu'une telle apparition avait suscitées. Pour ma part, je n'avais pas bougé. Je restais comme hébété à fixer la nuit. C'est à ce moment que Gutz me rejoignit dans l'eau :

– Allez, viens... Tu vas finir par attraper froid.

Je me laissai conduire près du feu. Et effectivement, à cause de mes vêtements trempés, j'avais commencé à trembler. Althor me fit amener d'autres vêtements et je m'éloignai un court moment pour me changer, puis je revins près du feu où une boisson chaude m'attendait déjà. J'étais perdu dans mes pensées, un peu triste. Durant cet événement surprenant, j'avais tant souhaité que la luciole restât près de moi. Son départ provoquait en moi un vide que je n'étais pas désireux de partager avec qui que ce soit. J'étais donc revenu en souriant, mais j'avais la gorge serrée et le ventre noué. J'éprouvais également un peu de honte et de remords, car aussi proche que fût la mort de ma famille, je n'avais pas éprouvé un tel manque. Certes, je souffrais de leur disparition ; c'était un sentiment de douleur profond et ma peine était immense, mais quand la luciole de l'esprit avait disparu, c'était comme si tout à coup j'avais été amputé d'une partie de moi-même. Je n'étais tout simplement plus entier.

Tandis qu'Althor jetait un morceau de bois dans le feu, je remarquai que seul Gutz était avec nous. Les autres s'étaient éloignés pour discuter tout en jetant de fréquents coups d'œil excités dans notre direction. Althor qui avait remarqué que je les observais profita de cet instant où je sortais un peu de moi-même pour prendre la parole :

– Au moins, nous savons maintenant ce que la forêt t'a donné.

– Vous croyez ?

Althor parut surpris par ma question.

– Jeune homme, tu ne penses quand même pas que la venue de cette créature est due au hasard ? Non, insista-t-il de façon catégorique, seule la forêt peut être à l'origine d'un événement aussi spectaculaire.

– Mais, objectai-je, elle... Enfin, elle...

La réalité m'apparaissait si cruelle que je ne parvins pas à terminer ma phrase. Ce que fit Gutz :

– Elle est repartie.

À ces mots de mon ami, Althor sembla alors comprendre.

– Tu crains qu'elle ne revienne jamais ?

Ne pouvant prononcer un mot, tant cette éventualité m'apparaissait cruelle, je répondis d'un rapide hochement de tête. Althor resta silencieux quelques secondes, puis hocha à son tour la tête comme pour montrer qu'il comprenait mes craintes. Et enfin, il reprit la parole.

— Je trouverais étonnant que ce que la forêt donne te soit ensuite retiré.
— Cela veut dire qu'elle reviendra ?

Mille questions se bousculaient dans ma tête. Quand la reverrais-je ? Comment cela se passerait-il ? Et où ? Faudrait-il attendre longtemps ? Que devrais-je faire, la toucher encore ? Lui parler ? D'un haussement d'épaules, Althor me ramena à la réalité.

— Je peux comprendre ton impatience, ajouta-t-il en voyant mon visage préoccupé, mais tu dois comprendre que ce que tu viens de vivre est déjà exceptionnel en soi et c'est bien là ce qui m'inquiète.

— Que voulez-vous dire ? demanda Gutz dans un froncement de sourcil.

En homme réfléchi, Althor prit une fois de plus son temps avant de répondre.

— Je suis à la tête d'une compagnie d'une centaine de personnes, des hommes, des femmes, des enfants aussi. Certains sont de fidèles compagnons depuis des années, et même des amis. D'autres sont de simples recrues qui travaillent avec nous pour quelques mois et puis s'en vont.

Althor nous regarda l'un l'autre pour vérifier que nous comprenions bien. Hélas ! Nos visages inexpressifs lui montrèrent qu'il n'en était rien, ce qui lui fit pousser un soupir dont je ne savais s'il était d'agacement ou d'inquiétude.

— Je n'aurai pas l'autorité suffisante pour les faire tous taire. C'est impossible. Pour quelques-uns, je ne dis pas. Je crois pouvoir convaincre un bon nombre d'entre eux, mais pas tous.

— Vous exagérez peut-être leur intérêt pour ce qui s'est passé, lui fis-je remarquer, cherchant par ces mots à me rassurer moi-même.

— Non. Je doute que tu puisses croire à ce que tu dis, me rétorqua-t-il.

Buté, je poursuivis...

— D'accord pour dire que quelques-uns ont pu être impressionnés, mais demain, chacun aura repris ses affaires. Je suis sûr qu'ils passeront à autre chose. Et si certains cherchent au détour d'un verre à raconter ce qui s'est passé, qui les croira ? Des hommes ou des femmes qui racontent des histoires, il y en a tellement qu'il est bien souvent difficile de savoir distinguer la légende de l'histoire vraie.

— Si tu dis cela, repris Althor, c'est que tu ne te rends décidément pas compte que ce que vous avez fait vivre à ces gens ce soir, pas un ne l'aura oublié dans vingt ans, et qu'à la première rencontre venue, à la première taverne, leur soif de partager, de raconter votre incroyable histoire n'aura de cesse de s'épancher. Ce n'est pas un ivrogne, ni une vieille folle, mais de solides voyageurs qui parleront ; pas seulement un, mais dix, vingt, trente peut-être, qui d'un seul coup diront que c'est une chose vraie, qu'ils y étaient

et qu'eux aussi ont vu ce que les autres racontent. Alors, votre histoire se gorgera de réel. Mieux que la pierre taillée pour franchir les âges, elle fixera dans l'esprit de tous que ce qui a eu lieu a bien eu lieu. Et avant même que vous ayez imaginé que cela fût possible, votre histoire se propagera à une vitesse telle qu'elle parviendra aux confins de la cité plus vite que vous ne pourriez le faire vous-mêmes.

– À la bonne heure ! s'exclama Gutz du ton hâbleur de celui qui fait mine de n'avoir peur de rien. Un peu de renommée n'a jamais fait de mal à personne.

– Tout dépend si l'on a besoin de discrétion..., murmura alors Althor en me regardant fixement. Sa voix était si basse et si grave qu'elle semblait porter en elle une sombre menace. L'homme qui, dans la cour de tes parents, vous a prévenus, alors que vous jouiez au Pas du roi, vous a sauvé la vie. C'est pourquoi vous avez eu raison de suivre ses conseils et de ne pas emprunter les puits de Konchaska. Mais, je ne vois qu'une raison plausible à ce conseil... Des gens qui vous veulent du mal sont stratégiquement postés dans ces endroits de passage afin de vous intercepter.

– Très bien ! s'écria encore Gutz avec désinvolture. Nous savons à quoi nous en tenir et nous n'avons qu'à les éviter.

Althor continuait à me fixer et je comprenais peu à peu où il voulait en venir.

– La porte du sud n'est pas loin, murmurai-je alors, soudain pétrifié par ce que cela pouvait impliquer.

– Exact, confirma Althor, soulagé de voir que je semblais peu à peu prendre la mesure des difficultés dans lesquelles Gutz et moi nous nous trouvions.

– Quand y serez-vous ? lui demandai-je.

– Nous devons franchir le puits au plus tard dans deux jours.

Suivant le cheminement de son raisonnement, je poursuivis...

– Vos gens parleront...

– Et celui, ou ceux qui vous cherchent sauront écouter. Vous n'aurez alors que quatre petits jours d'avance avant qu'ils ne soient de nouveau à votre poursuite. Quatre jours d'avance, insista-t-il, et des semaines de voyages incertains devant vous.

– J'ai l'impression, réalisai-je péniblement, que les choses ne sont pas très bien engagées.

– Je suis ravi de constater que tu prends enfin la pleine mesure des dangers qui vous guettent.

– Cela ne m'avance guère, fis-je, soudain découragé... Je n'ai aucune idée de ce qu'il convient de faire.

– Peut-être, murmura alors Althor, devriez-vous franchir le puits de Konchaska avec nous. Surpris, je cherchai dans les yeux du caravanier s'il

plaisantait ou s'il était sérieux. J'allais réagir. Gutz ne m'en laissa pas le temps :

– L'homme qui nous a prévenus de l'arrivée de l'Etrybe, objecta-t-il, a été très clair. Nous ne devons pas approcher des puits de Konchaska, sous aucun prétexte.

– Je sais oui, confirma Althor. Mais, quand il vous a fait cette mise en garde, il y avait urgence. Rappelez-vous ce que vous m'avez raconté. Il voulait que vous vous cachiez immédiatement parce qu'il savait que quelque chose de terrible était en train d'arriver. L'urgence seule motivait sa réaction et ses conseils. Aussi, peut-être avait-il déjà anticipé le pire : que vous ne seriez plus que tous les deux. C'est-à-dire, sans personne pour vous défendre.

Lentement, j'opinai de la tête.

– Vous avez raison. Il devait bien se douter que nous allions nous retrouver tout seuls. Et j'imagine qu'il savait également que ceux qui sont à notre recherche se posteraient aux endroits stratégiques pour guetter notre venue.

– C'est peut-être facile d'intercepter deux jeunes isolés, confirma Althor. Cela l'est beaucoup moins si ces deux mêmes garçons sont accompagnés et défendus par une compagnie où bon nombre d'hommes savent se battre. Reconnaissez que c'est un secours que ne pouvait pas prévoir l'homme qui vous a conseillés.

Tout en écoutant Althor, je revoyais la lumière violente de ce mini soleil qui était apparu dans la cour de mes parents ; je revoyais le visage qui en était sorti et qui m'avait semblé si familier : *méfie-toi de tout le monde*, avait-il dit. *Ne t'approche pas des puits de Konchaska, tu entends ? Ne t'en approche pour rien au monde...* Cet homme qui m'avait déjà sauvé la vie aurait-il seulement dit la même chose maintenant que la situation avait changé ? Du haut de mes dix-sept ans, c'était une question bien difficile à résoudre et les conseils honnêtes d'Althor me semblaient d'autant plus judicieux, et sa protection un secours providentiel, que je n'avais aucune envie de me retrouver seul avec Gutz au milieu de nulle part avec la seule perspective de n'avoir que quatre petits jours d'avance sur nos poursuivants. Si nous arrivions à franchir le puits, nous serions au cœur de la capitale en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire et je ne doutais plus qu'Althor nous mènerait à bon port jusqu'au temple de Fahra.

– C'est entendu, fis-je à Althor, convaincu d'avoir pris une décision raisonnable et réfléchie. Nous partirons avec vous et nous franchirons le puits avec l'aide de votre compagnie.

– À la bonne heure, rugit Althor. Je m'en serais voulu de laisser derrière moi deux braves garçons en sachant qu'ils couraient un grand danger. Au moins, avec nous, vous pouvez être tranquilles. S'il y a bien un convoi qui ne craint jamais rien, c'est un convoi de minerais. La moitié de mes hommes, vous savez, sont d'anciens soldats !

– Oui, s'exclama Gutz. J'ai vu vos chausses. Elles sont extraordinaires. Ce sont des vraies ?

À ces mots, Althor fronça les sourcils.

– Dis donc, petit ! gronda-t-il. Tu as de la chance d'avoir affaire à Althor l'Ancien. Je connais certains hommes plus chatouilleux sur leur honneur qui t'auraient coupé la langue pour avoir suggéré que leurs chausses sont fausses !

La réprimande fit rougir Gutz.

– Bien sûr qu'elles sont vraies ! Les seules, uniques ! Personne n'a le droit de les porter à moins d'avoir servi dans les corps d'élite de l'empire.

À ces mots, il exhiba fièrement ses jambes. Il s'agissait de sandales de cuir noir avec un entrelacs de lanières de cuir également noires et qui se rejoignaient et étaient tenues par un médaillon en or à tête de lion juste sous le genou.

– Vous ne craignez rien avec nous, croyez-moi. Et ceux qui vous veulent du mal ne pourront que vous regarder et vous laissez passer, ou alors il leur en chauffera, parole de soldat !

Puis, le chef caravanier se leva et s'étira.

– Assez parlé. Je dois maintenant vous laisser et m'assurer que chacun est à son poste et effectue son travail. Profitez-en pour vous reposer. Demain, nous repartons tôt.

5

AVEU

Une pensée qui n'est pas encerclée est une pensée libre. Seule la pensée libre est infinie...

Après le départ d'Althor, plus personne ne se soucia de nous, car tous étaient occupés à terminer le montage du camp pour la nuit. Des toiles de tente s'élevaient tandis qu'à la rivière d'autres lavaient la vaisselle et les ustensiles qui avaient servi au repas. Les réserves de bois furent également complétées tandis que plus loin Althor discutait avec les hommes en armes qui allaient monter la garde. Nous étions les spectateurs silencieux de cette bienveillante effervescence. C'était la mécanique bien huilée et harmonieuse d'activités cent fois répétées où chacun était à sa place et contribuait efficacement au bon fonctionnement du groupe. Cela avait quelque chose d'apaisant et je sentis à la vue de cette simple scène se libérer en moi toute la tension nerveuse que j'avais pu accumuler. Seulement, une fois cette tension disparue, un vide immense réapparut et une profonde fatigue m'écrasa.

– Gutz ? appelaï-je alors tout en me massant le front et les tempes. J'avais les yeux fermés, mais je savais mon ami à mes côtés et son silence commençait à me peser. Intrigué par son absence de réponse, je rouvris les yeux et tournai la tête dans sa direction. Non, il ne dormait pas. Entièrement absorbé par ce qu'il faisait, il plongeait un bâton dans la braise et le ressortait enflammé. Puis, une fois la flamme disparue, il replongeait son bâton au cœur du feu... Quelque chose n'allait pas. Lorsque je l'eus appelé pour la seconde fois, il ne bougea pas plus, seul le profond soupir qu'il lâcha me laissa deviner qu'il m'avait entendu.

– Je..., finit-il par dire en hésitant. Je ne suis pas très sûr d'avoir fait les bons choix ces derniers temps. Croyant qu'il se reprochait mes propres erreurs et la précipitation désinvolte qui m'avaient fait prendre des risques en pénétrant sans le savoir dans la forêt des possibles, je tâchai de le rassurer :

– Tu ne dois pas te culpabiliser pour des décisions ou des choses que j'ai pu faire. Tu n'y peux rien et si quelqu'un doit être critiqué, c'est moi, et moi seul.

Gutz fit alors un signe de dénégation désolé.

– Je t'ai caché trop de choses.

Gutz hésitait à poursuivre et son hésitation me laissait peu à peu craindre ce que j'allais devoir entendre. Qu'avait-il bien pu me cacher ? Géné, nous restâmes un long moment sans rien dire, puis je le vis enlever la chaîne qu'il portait depuis toujours, cadeau de sa mère qu'il ne quittait jamais. Il me la tendit sans un mot. Au bout de la chaîne pendait l'artefact que j'avais durant tant d'années pris pour un médaillon quelconque. La scène où nous étions dans la cour juste avant que mon père n'intervienne et que l'Etrybe ne le tue s'imposa alors brutalement à mon esprit. Je revis avec une netteté étourdissante le visage de l'homme qui nous avait conseillé de nous cacher rapidement : *va te cacher tout de suite !* avait-il dit. *Gutz saura quoi faire...* Je me souvins de mon étonnement face au fait que mon ami soit en possession d'un objet de pouvoir tel que l'artefact, et qu'il savait utiliser. D'où le tenait-il ? L'homme avait également appelé Gutz par son prénom et surtout, il avait ajouté que Gutz saurait quoi faire... Comment cela se pouvait-il ? Au nom de quoi Gutz pouvait-il savoir ce qu'il convenait de faire ? Toutes ces questions m'avaient traversé l'esprit, mais c'était sans compter la peur, l'urgence... Et puis la mort qui avait frappé... Et la fuite, enfin. Tout était allé beaucoup trop vite. Depuis que nous avions fui le domaine, l'urgence nous avait toujours talonnés...

– Tu connaissais cet homme, fis-je en rendant sa chaîne à Gutz, ainsi que l'artefact qui pendait après. En reprenant son bien, Gutz soutint quelques secondes mon regard avant d'opiner légèrement de la tête :

– C'était il y a trois semaines, commença-t-il. Ton père t'avait demandé de transmettre un ordre à la mine...

Gutz me laissa quelques secondes le temps de me remémorer les événements. Ce ne fut pas très difficile. C'était la première fois que mon père me donnait une responsabilité d'homme. D'habitude, c'était le rôle du contremaître de descendre dans la mine afin de répercuter les ordres, mais comme ce dernier, pour une raison que j'ignorais, n'était pas là, mon père m'avait confié ce rôle.

– Tu te souviens, poursuivit Gutz, que j'avais voulu t'accompagner. Ton père avait refusé.

– Il voulait, confirmai-je, que tu portes un message à l'auberge. Tu faisais même un peu la tête.

– Sûr, confirma Gutz. J'enrageais à l'idée de ne pas pouvoir t'accompagner.

Je souris malgré moi, car la frustration était encore bien perceptible dans la voix de Gutz. C'était compréhensible. Que de fois nous les avions maudits, ces messages à l'auberge, maintes fois répétés et toujours du plus cruel des ennuis pour des garçons qui rêvaient de jouer ou d'accomplir chaque jour des aventures nouvelles... Je me souviens qu'il nous arrivait surtout d'oublier en cours de route le message que nous devions délivrer. Face à nous, les deux mains sur les hanches, l'aubergiste souriait en nous écoutant bafouiller que

nous devions lui dire quelque chose. Il se rendait bien vite compte que le message de mon père dans deux petites têtes d'écervelés comme les nôtres avait pris la clef des champs. « Bouchez-vous les oreilles avec de la cire ! », nous conseillait-il en riant. « Vous êtes bons pour un nouveau voyage ! » Seulement, mon père avait le sourire moins facile. Et quand il nous voyait revenir l'air penaude, ses sourcils se fronçaient d'avance en devinant que le message qu'il nous avait confié s'était encore envolé. Oh, il ne criait pas. Il répétait le message, puis il posait un sablier sur le seuil de la porte. À peine le message répété, nous partions comme des dératés. C'était la course à fond de train à l'aller. L'aubergiste riait tant et plus, car le message était éructé par deux turbines surexcitées, rouge vif et à moitié asphyxiées, puis le retour en serrant les dents, mais dans l'espoir d'arriver à temps. La douleur dans les jambes. Les poumons prêts à exploser. Mon père au final n'avait pas bougé, les bras croisés et le sourire aux lèvres. Si le sable s'écoulait encore, nous en étions quittes pour une belle course. Si le sable avait achevé sa descente avant notre retour, c'était une corvée assurée : « Pour vous apprendre à avoir de la mémoire ! », disait-il. En y songeant, je n'aurais jamais imaginé regretter de tels événements et j'avais un pincement au cœur en me remémorant ces petits moments partagés, souvenirs proches, mais brisés, auxquels plus rien ne viendrait s'ajouter jamais.

– Quand je suis arrivé à l'auberge, mon père était là.

– Ton père ! m'exclamai-je.

Le fait avait en effet de quoi surprendre. Pourquoi aurait-il fait appeler son fils dans une auberge alors que tout le domaine lui appartenait et qu'il lui suffisait de venir à la maison ? Gutz se fit alors plus précis et ses révélations, loin de m'éclairer, m'enfoncèrent peu à peu dans un abîme d'incompréhension et de stupeur.

– J'étais aussi étonné que toi et malgré tout heureux de cette visite surprise. Seulement, son visage grave et sa mine soucieuse m'empêchèrent de me précipiter à sa rencontre et de manifester la joie que j'avais de le voir. Surtout, ajouta Gutz, qu'il était accompagné de l'homme dont nous avons vu le visage hier.

À ces mots, je me refermai plus encore sur moi-même et sentis malgré moi un vent froid glisser sur mes sentiments. Je craignais plus que tout ce que j'allais découvrir. J'étais surtout déjà blessé en apprenant que mon meilleur ami, cet ami avec lequel j'avais toujours tout partagé, avait été au cœur d'une intrigue qui s'était jouée à mes dépens.

– Je t'en prie, supplia alors Gutz. Je n'ai pas pu faire autrement.

L'amertume que j'éprouvais était suffisamment visible et je ne parvins pas à trouver les mots pour le consoler. Dans un soupir désolé, Gutz rentra alors un peu plus la tête entre les épaules et continua machinalement de déplacer les braises du bout de son bâton. La suite se déroula sans un regard...

– Je me suis avancé jusqu'à la table, me raconta-t-il. Et je les ai salués comme il se doit. L'homme qui accompagnait mon père répondit à mon salut par un signe de tête discret et m'invita à m'asseoir. Quand je me retrouvai assis, mon père m'expliqua que le message que ton père m'avait demandé de transmettre à l'aubergiste n'avait été qu'un prétexte pour organiser leur rencontre dans la plus grande discréetion.

– Quoi ? Mon père était au courant ?

Gutz fit signe que oui de la tête.

– J'étais tout aussi étonné que toi. Tu te rends compte ? Ils avaient fait fermer l'auberge, elle qui reste toujours ouverte, jour et nuit ! Même l'aubergiste est sorti après nous avoir servis. Et c'est vrai, oui. Mon père m'avait prévenu que ton père ne me poserait aucune question et que d'une certaine façon, ce qui était en train d'arriver le concernait également...

– Attends, fis-je de plus en plus dérouté et en colère. Tu es en train de me dire que tout ce qui arrive en ce moment, ton père et le mien savaient !

– Écoute, Arkan. Je ne sais pas si les choses sont si simples.

– En tout cas, elles ne le sont jamais pour celui à qui l'on cache tout ! rétorquai-je.

– D'accord, reconnut Gutz, mortifié.

– Comment mon père peut-il être concerné ?

– Je sais seulement, me répondit Gutz, qu'en m'avouant cela, mon père avait eu une légère hésitation. Il avait jeté un coup d'œil à l'homme qui l'accompagnait, mais celui-ci n'avait pas daigné tourner la tête, absorbé qu'il était à me fixer. « *Disons qu'il sait à quoi s'en tenir...* »

– C'est ce qu'il a dit ?

– Mot pour mot, oui. Il faut que tu saches que mon père était visiblement inquiet. Il avait pris ma main entre ses mains d'homme fier dans lesquelles, enfant, j'avais si souvent posé les miennes. C'est drôle, ajouta Gutz les yeux plongés dans les flammes. Face à ces deux hommes, j'ai réalisé que les mains de mon père ne sont plus si grandes au regard des miennes et j'éprouve maintenant un peu bizarrement quelques craintes à le reconnaître...

Je restai silencieux et le laissai poursuivre.

– J'étais très mal à l'aise et je me tortillais d'impatience sur mon banc. Mais je n'osais pas précipiter le flot des questions qui me brûlaient les lèvres tant le regard perçant de l'inconnu m'impressionnait. Mon père a fini par me dire que tu courrais un très grand danger... Forcément, tu me connais. À ces mots, je me suis exclamé. Mon père n'a d'ailleurs pas été très content d'être ainsi interrompu, car il me serra fortement la main en guise d'avertissement. Sa force était remontée le long de mes articulations et j'avais dû retenir ma respiration pour ne pas trahir la douleur qui se diffusait en moi. J'avais également capté le léger froncement de sourcil réprobateur et agacé de l'inconnu. Je crois que c'est d'ailleurs à cause de lui que mon père n'était pas

content, comme si je pouvais lui faire honte. « *Tu dois tenir ta place* », m'avait-il sermonné, mais je pensais à toi Arkan...

En disant ces mots, Gutz quitta des yeux le bout de bois qui continuait de rougeoyer et de brûler au contact des flammes et des tisons. Je sentis son regard posé sur moi et refusai de le lui rendre, continuant de fixer au loin un point invisible dans la nuit de mes rancœurs naissantes. Gutz retourna alors à sa préoccupation première. Il prit un autre bâton, plus long, et moins consumé, et poursuivit ce récit que je lui reprochais déjà de m'avoir fait si tard...

– Bien sûr, je leur ai demandé ce qui pouvait bien te menacer à ce point. Mon père me raconta qu'ils n'étaient sûrs de rien, mais il se pouvait que quelqu'un cherchât à te tuer.

– Ce n'est pas possible Gutz ! Qu'est-ce que...

– J'ai eu la même réaction que toi, m'interrompit-il. Je le leur ai dit. Il devait y avoir malentendu. On ne parlait pas de la même personne. C'est alors que l'inconnu a pris pour la première fois la parole. : « *Et si le prix à payer pour sauver ton ami est justement de ne pas poser de questions...* » Je me souviens que les mots, autant que la voix qui les prononçait, m'ont brutalement réduit au silence. C'était comme un murmure étrange et qui, par quelque moyen inconnu, semblait capable d'être entendu de quiconque, malgré le bruit ou la distance. Tic d'incompréhension ou de perplexité, j'avais face à ce phénomène légèrement penché la tête, ce qui avait obligé mon père à confirmer les propos de l'inconnu. Il a alors insisté sur le fait que de connaître les raisons qui te menaçaient ne mènerait nulle part et risquerait de te mettre plus encore en danger. Qu'il y avait des chemins qu'il était bon de découvrir par soi-même. Que découverts trop tôt, ou inutilement, ce pouvait être pire que le danger qu'ils cherchaient à t'éviter. « *Tout se résume à une seule question* », m'a alors solennellement déclaré mon père. Au nom du lien d'honneur qui relie ma famille aux temps illustres des Anciens, et au nom de l'amitié qui me lie à toi, étais-je prêt à te protéger et à te servir quoi qu'il m'en coûte, au prix de ma vie s'il le fallait ? Sans jamais rien demander en retour, ni explication ?

– Mais, qu'est-ce que tu racontes ? m'écriai-je alors. Gutz, tu es noble. Et moi, je ne suis rien que le fils des employés de ton père ! Il n'a pas pu te demander une chose pareille.

– Au nom du lien d'honneur qui relie ma famille aux temps illustres des Anciens..., répéta Gutz à voix basse.

– Je connais la formule ! Et tu as prêté serment ? Ton père ne t'a quand même pas obligé à prêter serment ? !

J'étais sidéré et le silence de Gutz m'effrayait plus encore. Je connaissais les liens d'honneur qui régissaient sa famille et Gutz m'avait un jour dit qu'il existait une formule d'usage, un serment d'honneur si puissant qu'il liait de façon indéfectible celui qui le prononçait à ce à quoi il s'engageait.

– Tu sembles croire qu'il s'agit d'une insulte, fit-il en jetant avec agacement le bâton qu'il tenait dans le feu. La violence du geste provoqua le claquement sec et crépitant des braises. Puis, il se leva et me tourna le dos. De là où j'étais, je devinais qu'il contemplait la nuit étoilée ou peut-être, tout simplement, mon obstination était-elle en train de l'éloigner de moi...

– Tu crois, me confia-t-il, que le rang d'un homme compte plus que l'amitié ? Que c'est un déshonneur peut-être que d'être lié à toi ? Arkan, je refuse de croire que tu ne sais pas au fond de toi qu'il n'y a rien à regretter. Et quoi que tu en penses, si c'était à refaire, je le referais sans hésiter...

Gutz m'avait parlé tout en gardant le dos tourné. Sans doute mesurait-il que ce qui était en train de se jouer entre nous ce soir avait commencé à l'auberge entre son père et l'inconnu, et que quoi qu'il se fût passé, c'était bien des années auparavant, toute l'étendue de notre amitié qui avait rendu les choses possibles. Allais-je le rejeter ? À cette seconde, je ne savais pas encore que s'il était debout à me tourner le dos, c'était parce que des larmes coulaient calmes et tranquilles, presque heureuses au sentiment d'avoir accompli ce qu'il fallait.

– Mon père, me confia alors Gutz toujours le dos tourné, mon père m'a demandé au nom de l'honneur dû à la famille, et au nom de l'amitié, de prononcer un serment d'allégeance qui me lie désormais à jamais à ton service, Arkan. Et j'en suis fier...

– Gutz..., fis-je en me levant pour le rejoindre.

J'avais senti sa voix brisée par l'émotion. J'avais été si sévère, ingrat envers lui et je ne savais pas comment réparer ma maladresse. J'avais besoin de son regard, qu'il sache à travers mes yeux les regrets qui pesaient sur mon cœur... Quand je fus enfin face à lui, je fus littéralement saisi. Gutz pleurait doucement et souriait. Je fus bouleversé au-delà de l'imaginable. Et ce fut ainsi que nos larmes démêlèrent ensemble ce que les mots n'avaient pu résoudre, tandis que nos sourires douloureux accomplissaient le reste.

– J'avais promis, se justifia Gutz dans une grimace. Je fis un pas et je le serrai dans mes bras. Je ne devais rien dire, répéta-t-il en répondant avec soulagement à mon étreinte...

Quand nous nous fûmes remis de la tension qui un temps nous avait séparés, nous nous réinstallâmes près du feu. La distance avait fondu. Le silence n'était plus le même, notre complicité de toujours brillait de nouveau et éclairait nos visages. Plus détendu, Gutz m'expliqua ensuite comment après ce serment, l'inconnu lui avait demandé un objet familier qui lui appartenait. Gutz avait alors dégagé sa chaîne et le médaillon que lui avait offerts sa mère. Satisfait, l'inconnu les avait pris d'une main tout en maintenant de l'autre ce qui avait semblé à Gutz n'être qu'une simple pierre. Après quelques murmures, l'homme l'avait ensuite fait disparaître dans l'alliage du médaillon.

– J'étais médusé, me raconta Gutz. Sur le moment, je n'ai pas eu le temps de réagir, car l'homme a ensuite pris ma main et a psalmodié pendant un temps qui m'a semblé interminable. Puis, il m'a redonné la chaîne et le médaillon. Et ensuite, il m'a expliqué que ce médaillon était désormais un artefact et il m'a appris comment m'en servir et dans quelle circonstance.

– Et c'est tout ?

– Oui. Mon père et l'inconnu ne m'ont donné aucune autre explication. Ils ont également prétendu que peut-être ils s'inquiétaient inutilement.

– Tout ça pour ça ! finis-je par dire, frustré. Ton père et cet inconnu se connaissaient. Mon propre père était assurément au courant. Et tout ce petit monde n'a rien pu faire que de laisser ma famille mourir et nous laisser seuls au milieu de nulle part !

– Je suis désolé, reconnu Gutz. Ils n'ont rien dit d'autre. Rien sur la menace que tu courrais, ni sur les raisons de cette menace.

– De toute façon, cela ne change pas grand-chose, nous devons retrouver au plus vite cet homme en qui ton père a confiance.

– Pèlerin, rectifia Gutz.

– Pardon ?

– Cet inconnu est pèlerin. Il s'appelle Mérindol.

– De mieux en mieux, grommelai-je.

Aussi stupéfiant que cela puisse paraître, cela donnait cependant un peu de cohérence à tout ce qui venait de nous arriver. Qui mieux qu'un Pèlerin aurait pu accomplir ce tour de force de transformer un vulgaire médaillon en artefact ? Les Pèlerins n'étaient plus aussi nombreux qu'à l'origine des mondes, mais ils étaient les descendants directs des Anciens. Depuis l'Origine, ils étaient les gardiens de l'Équilibre et de la génération de l'ordre animal et végétal de Kthysas. Leurs pouvoirs étaient nombreux. Le plus souvent invisibles, ils étaient des êtres d'ombre dont tout le monde parlait, et que personne ne voyait jamais. En pensant à tout cela, je ne pus m'empêcher de grogner encore. L'adage populaire ne disait-il pas qu'il était de mauvais augure de voir un Pèlerin ou qu'un Pèlerin s'intéressât à vous ? Cela n'avait rien d'enthousiasmant...

– Tu devrais aller te coucher, me suggéra doucement Gutz.

Je le regardai alors d'un air semi-étonné. Son sourire espiègle n'était pas tout à fait présent, toutefois ses yeux suffisamment rieurs laissaient deviner qu'il n'était pas loin.

– Protéger et servir..., répétais-je alors.

– Ce n'est quand même pas à prendre au pied de la lettre, protesta-t-il.

– Protéger et servir..., insistai-je en feignant de réfléchir et de savourer la situation de celui qui vient de trouver le talon d'Achille de son adversaire.

– Et puis, poursuivit Gutz, il ne faut pas non plus te sentir obligé d'écouter tout ce qu'on te dit.

– Crois-moi, dis-je alors, amusé. Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd.

– Ben, dit Gutz en haussant les épaules, pour ce qui est d'être sourd, tu ne l'es pas, mais pour ce qui est des oreilles...

Je ne le laissai pas terminer et lui lançai une poignée de poussière qui lui fit pousser des cris amusés et protestataires. Et c'est sur cette fausse querelle et le goût des chamailleries retrouvées que nous allâmes nous coucher. Je ne tenais effectivement plus debout et il était grand temps de reprendre des forces.

6

SUR LA ROUTE

Dans mes rêves, j'ai découvert la mosaïque des mondes où espace et temps sont une simple incrustation dans nos cœurs sans mémoire.

Je suis Kholpan. Seule la mort pourra me contraindre à ne plus être, mais je sais par expérience que la mort elle-même est aussi mourante.

**Kholpan,
Maîtres des sages, Gardien du Livre.**

Je me suis réveillé au bruissement des feuilles d'arbres qu'un vent léger agitait sans violence. Avec ce souffle doux et régulier me parvenait également le chant des oiseaux. Je soupirai d'aise et ouvris les yeux. Plus personne ne dormait dans la tente collective où nous avions été installés. Je traînai un peu sur la paillasse de mon lit de camp. L'activité à l'extérieur battait son plein. J'entendais des discussions proches, les salutations matinales, ainsi que le bruit des toiles de tente rabattues par des bras énergiques.

— *Bonjour !*

Je redressai la tête en direction de l'entrée de la tente pour répondre au salut qui m'avait été donné, mais je fus surpris de constater qu'il n'y avait personne. Je regardai plus en arrière et tout autour de moi, me demandant si ce « bonjour » m'était réellement adressé.

— *Si tu ne regardes pas où il faut, tu ne risques pas de me voir...*

Plus surpris encore, je me demandai qui pouvait bien vouloir ainsi plaisanter, car je n'avais pas reconnu la voix de Gutz. Un éclat de rire me fit vivement me redresser. Qui pouvait bien s'amuser ainsi de moi ? La tente était totalement déserte, nul endroit pour s'y cacher, et je commençais à me demander si j'avais des hallucinations.

— *Devant toi..., précisa la voix.*

À défaut d'autre chose, je jetai un œil sur le pan de toile sombre qui se trouvait devant moi.

— *Pas là, rectifia la voix. Plus près, au pied de ton lit.*

Je fixai alors un peu bêtement mes orteils qui dépassaient de la couverture en me demandant si je n'étais pas en train de devenir fou quand soudain une petite étincelle suivie d'un léger crépitement fixa enfin mon attention avant que n'apparaisse devant mes yeux ébahis la Tylkhilina.

- Tu es revenue, murmurai-je alors.
- *Je ne suis jamais partie, tu ne me voyais pas, c'est tout.*
- Et tu parles !
- *Bien sûr ! Tu parles bien toi... Je me nourris de tes ondes cérébrales, donc je sais parler.*

La Tylkhilina avait dit cela avec un tel sentiment d'évidence qu'au son de sa voix, je sentais bien qu'elle se demandait si je n'étais pas profondément demeuré...

- Je ne savais pas que c'était possible, dus-je reconnaître.
- *Tu ne connais effectivement pas grand-chose, confirma la Tylkhilina.*
- Merci, fis-je un peu vexé. Ça fait toujours plaisir à entendre.
- *Je peux vivre trois cents ans, expliqua la luciole de l'esprit en ignorant mon accès de mauvaise humeur. Je n'ai que 150 ans et l'on peut évidemment considérer pour mon espèce que je suis encore jeune, mais je me suis déjà nourrie des ondes cérébrales de plusieurs dizaines d'hommes et de femmes de tous âges dont j'ai assimilé les connaissances. J'ai fait de même avec plusieurs centaines d'espèces dont je connais parfaitement l'essence. Et durant la nuit, j'ai aussi eu le temps de visiter tes rêves et de voyager dans tes souvenirs. Alors, oui, je ne vois pas où est le mal à dire que tu ne connais pas grand-chose, car tu es très, très jeune...*

Préférant changer de sujet, je posai de but en blanc la question qui me préoccupait le plus :

- Et tu vas rester ?
- *Pose ta main devant toi. J'obéis le cœur battant. À peine eus-je tendu la main à plat devant moi que la Tylkhilina se trouva posée dans le creux de ma main.*
- *Cela répond-il à ta question ?*
- Tu... Je déglutis avec peine. J'espérais tellement que ma réponse fût la bonne et craignais plus encore de me tromper. Je me décidai toutefois à poursuivre : les légendes racontent que si un être humain touche une Tylkhilina, ils deviennent inséparables et unis jusqu'à la mort.
- *C'est exact, confirma la luciole. Je suis désolée, tu vas devoir me supporter.*

J'allais répondre, mais la Tylkhilina disparut au moment où un aide de camp fit son entrée suivi de Gutz.

- Tiens ! s'exclama Gutz. La marmotte est réveillée.
- Il ne reste plus que deux ou trois tentes à plier, m'apprit alors l'aide de camp. Tu ferais mieux de te dépêcher d'aller manger avant le départ.

Je lui signifiai d'un mouvement tête que j'allais me ranger à son conseil et je le remerciai avant qu'il ne ressorte. Gutz était resté devant l'entrée et me fixait d'un air perplexe.

— Tu sais que tu as l'air ridicule à garder ta main en l'air et tendue à plat devant toi ?

Je remarquai alors que si je savais la Tylkhilina posée sur ma main, de l'extérieur, ma position pouvait sembler curieuse. Je ne pus m'empêcher de sourire. C'était une position pas très académique pour quelqu'un qui est assis dans son lit. La voix de la Tylkhilina retentit dans ma tête :

— *J'ai goûté ses ondes cérébrales. C'est quelqu'un de bien...*

À ces mots, je regardai attentivement Gutz, cherchant à savoir s'il avait comme moi entendu la voix de la Tylkhilina.

— *Non, m'apprit alors la luciole de l'esprit. Toi seul peux m'entendre, car je m'adresse à toi par télépathie.*

— *Donc, tu peux lire dans mes pensées ?* lui répondis-je cette fois aussi en pensée.

— *Tu apprends vite,* me lança-t-elle alors sur un ton moqueur.

— Arkan...

Gutz s'était agenouillé près de moi. L'échange silencieux et extatique que je venais d'avoir semblait l'avoir inquiété. Je devais avoir l'air niais avec ma main tendue, mon regard vague et mon sourire béat.

— Tu es sûr que ça va ?

— *Je peux lui dire ?* pensai-je.

— *Je peux apparaître à ses yeux si tu le souhaites.*

J'eus à peine le temps de formuler en pensée mon accord qu'une gerbe d'étincelles commença à jaillir de ma main.

— Qu'est-ce que..., s'exclama Gutz.

À ces mots, il s'était instinctivement reculé, cependant il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. La Tylkhilina venait d'apparaître, posée au creux de ma main.

— Mince, alors..., murmura-t-il les yeux écarquillés.

Devant sa mine ahurie, je ne pus m'empêcher de plaisanter.

— Ferme la bouche, sinon elle va croire que tu veux la mordre.

Trop surpris pour se rendre compte de la plaisanterie, Gutz ferma brutalement la bouche.

— Elle me parle, tu sais, repris-je alors plus sérieusement.

— Comment ?

— J'entends sa voix dans mes pensées.

— Tu veux dire qu'elle te parle avec de vrais mots ?

Je confirmai d'un hochement de tête.

— Normalement, elle reste invisible, mais elle a accepté d'apparaître à ma demande. Pour toi, Gutz...

— Merci, me dit alors Gutz, visiblement touché.

– Cela dit, ajoutai-je, je crois plus sage que personne ne sache...

J'hésitai et cherchai le mot juste sans oser formuler celui qui me venait à l'esprit.

– Tu veux dire que vous êtes liés ? me demanda Gutz de plus en plus impressionné.

Je regardai alors mon ami avec la sérénité de celui qui vient de prendre conscience de l'infini bonheur dont il est gratifié.

– Oui, confirmai-je. Nous sommes liés.

J'avais eu besoin de dire les mots, de sentir physiquement et par ma voix l'incroyable et nouvelle réalité qui se dessinait devant moi.

– Mince, alors..., ne put s'empêcher de répéter Gutz en fixant la Tylkhilina. Tu vas l'appeler comment ?

– Gutz ! m'exclamai-je, choqué par sa question. Ce n'est pas un animal de compagnie !

Je tournai alors mon attention en direction de la Tylkhilina.

– *Comment t'appelles-tu* ? formulai-je en pensée.

– *Peu importe le nom que j'ai porté*, me répondit-elle. *Je crois qu'il est bon que je porte le nom de celle qui nous a réunis...*

– Palissandre..., dis-je à voix haute sans pouvoir dissimuler l'émotion qui me submergeait.

– Quoi ? s'étonna Gutz.

– Elle s'appelle Palissandre.

– Mince, alors..., répéta une fois de plus Gutz. C'est donc vrai ! La forêt des possibles vous a réunis...

– Oui, confirmai-je.

– C'est un cadeau fantastique, s'écria Gutz.

– Inestimable, rectifiai-je en songeant à la chaleur des lèvres de cette jeune femme que j'avais si brièvement connue, et dont je garderai la rencontre à jamais vivante en moi.

– Je peux la toucher ? me demanda alors Gutz, comme pris d'une irrésistible pulsion.

Je n'eus pas le temps de répondre qu'une décharge électrique vint le frapper au niveau de sa main droite qui avait cherché à s'approcher.

– Eh ! cria-t-il, plus surpris par le claquement sec qui avait accompagné l'arc électrique que par la douleur.

– Au moins, tu as ta réponse, fis-je en ne pouvant m'empêcher de rire devant la mine déconfite de mon ami.

Malgré tout, Gutz demeurait tout excité, tandis que je me trouvais étonnamment calme. Peut-être le contact prolongé avec Palissandre était-il déjà en train de modifier mon humeur. Je sentais en effet un sentiment de plénitude et de force me gagner peu à peu. Je confiai à Gutz ce que j'éprouvais et nous tombâmes d'accord sur le fait que certainement la Tylkhilina allait me changer en profondeur. Ce que je ne savais pas à

l'époque, c'est que la réalité allait dépasser les limites de ma simple imagination.

Je me décidai enfin à me lever. Gutz avait proposé d'aller préparer nos chevaux, tandis que j'irais manger. Une fois debout, Palissandre se posa sur mon épaule et avant que je ne fusse sorti, elle disparut dans une gerbe d'étincelles joyeuses.

— *Et ce n'est pas parce que tu ne me vois pas que je suis partie*, répéta la petite voix dans ma tête.

Je me contentai de sourire.

— Elle est là ? me demanda alors Gutz avant que nous ne nous séparions.

— Elle sera toujours là, lui répondis-je avec assurance.

Gutz me décocha un coup d'œil admiratif et s'éloigna en direction des chevaux. Partout, l'agitation du camp annonçait un départ imminent. Je regardai largement autour de moi pour m'orienter et je me dirigeai en direction du feu encore rougeoyant où nous nous étions tenus la veille. Je retrouvai la jeune fille qui la première avait découvert l'absence de mon oreille. Son instant de frayeur était déjà de l'histoire ancienne, car dès qu'elle me vit, elle m'accueillit avec un large sourire.

— Bien dormi ?

— Ça va, oui. Merci.

Laissant les affaires qu'elle était en train d'emballer, elle alla me remplir un bol de gruau et me coupa une large tranche de pain. Le gruau était encore chaud et dégageait une odeur qui fit gronder mon estomac.

— Au moins, tu sais ce qu'il te reste à faire, dit-elle en riant. Quand le corps se plaint, il faut savoir l'écouter. Allez, mange.

Elle me tendit de quoi me restaurer et je me jetai sur mon bol comme si je n'avais pas eu à manger depuis quinze jours. Morceaux de viande et féculents formaient la base de ce plat simple et roboratif, mais ce dont je raffolais le plus, c'était de tremper le pain dans la sauce...

Quand j'eus fini mon deuxième bol, j'étais largement rassasié. À mes côtés, la jeune fille continuait de s'affairer. Sans véritablement m'en rendre compte, je la regardais avec plaisir. Tout en elle respirait l'efficacité. En agissant, elle jetait un œil sur chacun et donnait ses ordres, comme si sa propre volonté ne commandait pas à ses seuls membres, mais pouvait également présider à l'efficacité de ceux qui l'entouraient. Chacun semblait dès lors bénéficier de ses qualités propres. En plus du sens du commandement et de l'autorité, elle possédait enfin la vigueur et la condition physique que l'on retrouvait chez tous les caravaniers sans exception. Les traits assez réguliers, jolis même. Elle avait mon âge. La jeune fille finit par sentir que je l'observais.

— Je m'appelle Marick, me lança-t-elle tout en pliant, rangeant et attachant tout ce qui lui passait par la main.

— Tu es caravanière depuis longtemps ?

Elle se redressa, les mains sur les hanches. Je la contemplai sans mot dire. Son regard... Je n'avais pas vu jusqu'alors combien ses yeux pouvaient être hypnotiques et vous tenir captif dès lors qu'elle se donnait les moyens de ne regarder que vous. Mon cœur se mit à accélérer. Non, Marick n'était pas seulement jolie. Elle était naturellement belle.

— Je suis née dans une caravane, me répondit-elle avec fierté, sans paraître remarquer mon trouble.

— C'est une vie difficile.

— Ce qui est difficile pour nous autres, crois-moi, c'est de rester enfermés.

Nous discutâmes quelque temps. Elle en continuant à ranger, moi à ses côtés l'aidant à quelques menues tâches qu'elle m'indiquait. Elle me posa des questions sur mes origines. Je lui racontai que mes parents avaient été les intendants d'une exploitation de mineraï, celui-là même qu'ils étaient en train de transporter. Quand j'avais évoqué mes parents au passé, mon visage s'était assombri, aussi avait-elle eu la délicatesse de détourner la conversation. Elle s'était mise à parler d'elle.

— Je suis la plus jeune, tu sais. La première femme à avoir été nommée aussi jeune au poste de chef en second. Je n'ai pas encore dix-huit ans !

— Ça n'a pas dû être facile.

La jeune fille répondit par un sourire éblouissant.

— C'est Althor qui a imposé ce choix. Le jour où il a pris sa décision, je me souviens de lui avoir entendu dire que la valeur n'attend pas toujours le passage des ans et qu'il serait un imbécile de se priver d'un bon chef en second. Personne n'a répliqué.

— Et quel est ton rôle ? Ou peut-être devrais-je dire vous..., rectifiai-je, impressionné de constater l'importance du rôle qui lui avait été confié.

Marick posa alors sur moi un regard mutin.

— Moi, me vouvoyer ? Je suis donc si laide que ça ?

— Tu... Enfin, excuse-moi... Je...

J'avais piqué un fard.

— Je ne cherche pas à te mettre mal à l'aise, dit-elle gentiment en faisant mine de ne pas voir le rouge qui avait empourpré mes joues. Cette petite victoire semblait pour le moment lui suffire :

— C'est à moi, poursuivit-elle comme si de rien n'était, que revient de veiller à la gestion de nos ressources propres afin que nous puissions toujours voyager sans avoir à manquer de rien. C'est une lourde responsabilité.

Marick continua de raconter des anecdotes sur la vie du camp et sa vie à elle. La résistance des hommes à recevoir des ordres d'une femme qu'ils jugeaient encore enfant n'avait pas été non plus très facile à vaincre, mais son obstination joyeuse et son efficacité lui avaient permis de s'imposer. Il est vrai que son autorité n'était pas exempte d'humour. Elle avait le rire facile et

sa bonne humeur était contagieuse. Aussi, je ne me lassai pas de sa compagnie et je restai avec elle jusqu'à l'heure du départ.

Enfin, la caravane se mit en marche... Lourdement chargé, le convoi avançait lentement et bien que le mineraï que nous transportions fût extrêmement précieux, nous ne risquions pourtant rien. La paix en ce temps-là régnait sur Beynos et le mineraï de Garhul n'avait aucune valeur tant qu'il n'avait pas été taillé, puis transformé par les Arcanes d'Arkhendal. Seule cette transformation donnait à la pierre ses qualités de téléportation, lesquelles permettaient ensuite la construction des puits de Konchaska, moyens uniques de franchir les déserts infranchissables qui séparaient les cités entre elles. Ainsi était le monde de Kthysas. Trois cités pour un seul monde – la cité de Beynos, cité du minéral et de la télékinésie, la cité d'Aghabur, cité mère de l'ordre animal, et la cité d'Histandine, cité de l'ordre végétal et de la télépathie –, trois cités isolées l'une de l'autre, et qui communiquaient entre elles grâce aux points de jonction dans les interstices de la toile que nous nommions l'Ailleurs, points de jonction que nos peuples avaient appris à localiser et à dominer, et sur lesquels avaient été bâties tous les Puits de Konchaska.

La première journée se passa au rythme des bœufs qui tractaient avec une assurance tranquille notre lourd chargement. Après les bouleversements dont j'avais été frappé, je goutais particulièrement ces moments de quiétude où le simple fait d'être généreusement entouré et guidé m'offrait la liberté d'esprit, le sentiment que rien de dangereux ne pourrait m'atteindre. Tandis que j'avançais, rêveur, les enfants de la caravane s'égaillaient tout autour de nous sur des poneys rustiques et endurants. Il le fallait, car ces diablotins de cavaliers ne tenaient pas en place et multipliaient les allers-retours. Les poches remplies de petits cailloux, ils suivaient tous le même rituel en s'amusant notamment à viser les arbres que nous dépassions. Ils prenaient d'abord dans le creux de leur main une pierre de la taille d'une noisette. Puis, se concentrant dans un effort qui pour les plus jeunes s'accompagnait toujours d'un visage tendu, sourcils froncés, ils faisaient l'éviter le petit caillou au-dessus de leur paume avant de le projeter mentalement contre le tronc d'un arbre.

– Waouh ! Tu as vu à quelle vitesse ils arrivent à projeter les cailloux, s'était écrié Gutz avec étonnement la première fois.

– Oui. À les voir, je me dis qu'on n'est pas vraiment doués.

– C'est normal, avait alors répondu Althor. Les journées sont longues sur un cheval et nos enfants passent le plus clair de leur temps à jouer à ce jeu pour ne pas s'ennuyer.

– Cela leur réussit, avais-je conclu. C'était effectivement une compétition incessante : à celui qui viserait juste, qui lancerait le plus loin... De défis lancés en éclats victorieux, tout cela se mêlait de rires, sans compter les

inévitables chamailleries... C'était finalement une véritable tornade qui galopait et tourbillonnait sous le regard tranquille et complaisant des adultes.

Le soir, nous vîmes monter le camp comme nous l'avions vu faire le soir précédent et sans qu'il ne nous le soit demandé, nous prîmes part à l'installation. Gutz proposa son aide à l'équipe qui soignait les animaux, tandis que je proposai mes services à Marick, qu'elle ne tarda pas à employer, d'abord pour le déballage de tout le matériel nécessaire à la préparation du repas, ensuite au montage des tentes.

– Tu ne seras pas de corvée de bois, me fit-elle mi-sérieuse, mi-amusée.

Cette seconde journée à cheval et la mise en place du camp étaient venues à bout de mes forces. En revoyant venir Gutz, je constatai que mon ami ne valait guère mieux que moi.

– Eh, bien ! nous lança Marick d'un air tout à fait enjoué et sur un ton si alerte qu'elle semblait tout juste avoir débuté cette journée, je crois que la vie de caravanier ne vous réussit pas. Rassurez-vous... Encore trois ou quatre jours comme cela, et vous ne serez plus les mêmes !

– Fichue journée, râla Gutz en s'affalant sur le sol dans un cri de douleur exagérément dramatique. À ce rythme-là, je ne sais pas si je serai encore en vie dans quatre jours !

– Les courbatures sont rarement mortelles, plaisanta Marick.

– C'est pas vrai, je vais mourir, geignait-il tout en riant à la fois. Je ne savais même pas que c'était possible d'avoir aussi mal à autant d'endroits à la fois !

– Attends de voir ce que tu vas ressentir demain, lui répondit Marick avec malice.

– Aaah !

Telle fut la réponse plaintive et agonisante de Gutz à l'idée insupportable que cela puisse bientôt être pire, ce qui évidemment se conclut par un éclat de rire général, au grand dam de Gutz qui nous lançait tous les noms d'oiseaux qui lui passaient par la tête, tant le fait de rire représentait la torture suprême pour l'ensemble de ses muscles endoloris.

La veillée se poursuivit dans la joie, mais Gutz et moi allâmes rapidement nous coucher. Nous n'appréhendions que trop les suites du voyage, si bien que nous ne cherchâmes pas à présumer des forces que nous n'avions plus. Aussi, sans que personne n'ait à nous dire quoi que ce soit, nos corps nous avaient diligemment intimé l'ordre de rejoindre notre tente. De fait, nous tombâmes comme des masses dans la seconde où nous fûmes allongés. À demi conscient, et déjà confusément happé par les brumes épaisse du sommeil, j'entendis alors dans l'entrelacs de mes rêves naissants la voix de Palissandre :

– *Bonne nuit*, me murmura-t-elle simplement.

Je ne l'avais ni vue, ni entendue de la journée, et ce simple rappel de sa présence suffit à mon bonheur. Je souris en m'endormant...

Fin du chapitre 6...

Poursuivre la lecture...

Les liens pour l'édition papier et l'édition numérique sur

<http://kthysas.eu>

Page Facebook des Chroniques de Kthysas

<https://www.facebook.com/kthysas>

Contact auteur
contact@antonywavrant.fr

